

ILLEGITIME

Un film de
Adrian Sitaru



Positif

Eithne O'Neil et Fabien Baumann

Juin 2016

ADRIAN SITARU



Illégitime d'Adrian Sitaru (au centre, Adrian Titieni, Roby Urs)

Seulement le deuxième film d'Adrian Sitaru à sortir en France après *Picnic* (2008), *Illégitime* confirme les promesses alors entrevues (compte-rendu vénitien dans *Positif* n° 573, critique dans *Positif* n° 577). Si le cinéaste né en 1971 œuvre dans le cadre du réalisme minimaliste constitutif de la Nouvelle Vague roumaine, il explore aussi de nouvelles voies formelles qu'il renouvelle à chaque film, dans le but de muer le simulacre cinématographique en une expérience aussi vraie que la vie. Sur un sujet aussi périlleux que l'inceste et l'avortement, *Illégitime* emmène loin dans l'intime et le malaise, mais préserve aussi un certain humour, tout en offrant des moments d'élévation d'autant plus stupéfiants qu'inattendus.

Illégitime

Enfants de l'amour

EITHNE O'NEILL

En route pour un repas de famille, les deux hommes et leurs deux sœurs paraissent heureux. À l'exception de Gilda sur la banquette arrière de la voiture, ils sont dans une bulle, comme dans le ventre de la mère. La « Sonate Clair de Lune » éclipse la conversation ; le temps est en suspens. Pianotée sur une tablette, la musique s'invite comme l'indicatif du film, en contrepoint d'une crise ou en accord avec une fin paisible.

Illégitime se construit sur plusieurs niveaux. Réaliste, avec sa toile de fond, la Roumanie actuelle est comparée aux pays de l'Europe du Nord. Cosma, l'aîné des deux fils, étudie la médecine ; Sasha, la rebelle, a abandonné la faculté ; Gilda, l'aînée, a un copain, Bogdan. Politique, avec le père médecin, Victor Anghelescu, qui a soutenu l'avortement devenu illégal car aboli en 1966. Tandis que les orphelinats surpeuplés étaient d'une insalubrité notoire, des milliers de femmes moururent suite à des interruptions de grossesse clandestines. Social, car le lieu central de l'intrigue, l'appartement étriqué de cette bourgeoisie moyenne et cultivée, est l'îlot de la liberté d'expression qu'il fut sous Ceaucescu. Néanmoins, un tel rapport de proximité peut entraîner une gêne. Philosophique et scientifique aussi. Car le discours initial de Victor devant sa progéniture est une réflexion sur l'existence. Selon lui, la perception psychologique du temps est une illusion ; ce qui rappelle au spectateur que la vie est un battement de cil. En revanche, le mouvement a un sens en physique. L'imprévu, un accident, l'arbitraire peuvent infléchir l'univers et nos destins. Déjà présent dans *Pescuit sportiv* (réalisé par Sitaru en 2008), ce phénomène est illustré dans *Illégitime* par la gémellité. Sasha et Roméo, ou Romi, la sœur et le frère cadets, sont des jumeaux de 22 ans.

Illégitime est une quête existentielle avec une dose d'humour. Toute relation gémellaire jouit d'une aura mythique, voire tragi-comique. Notez que Victor, au prénom transparent, ce *pater familias* autoritaire, s'avère en outre un amateur de vin, de tabac et de femmes. Les échauffourées de ce barbu dodu avec ses fils sont dignes d'un Zeus colérique. Julie, quasiment la sœur adoptive de la famille, consulte l'œuvre de vulgarisation, *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar... La philosophie expliquée par les blagues (sans blague ?)* de Thomas Cathcart et Daniel Klein. En se disant inculte, Julie renvoie à Violeta/Ana, la prostituée piquante et intuitive de *Pescuit sportiv*. Les deux femmes aimeraient l'épigraphe du livre, une riposte de Groucho Marx : « Ce sont mes principes. Si tu ne les aimes pas, j'en ai d'autres ». Tout ceci assure la mise en place graduelle d'un bouleversement d'idées reçues. Il est essentiel pour la structure du drame que nous apprenions les faits en même temps que les Anghelescu. Partant du défi réel que représentait la grossesse gémellaire pour les parents, on découvre le cadavre dans le placard de Victor, pour arriver au dilemme de Sasha. Car l'intrigue implique avant tout le père, pas exactement le champion de la cause féministe,

et la fille. Dès le début, la jeune femme à l'allure d'une Bjork s'impose. On a vu comment leur bonne conscience incitait les enfants à traiter leur père de « collabo ». Le spectre de la *Securitate* et de la délation de géniteurs surgit, accompagné en filigrane d'une problématique qu'on formulerait comme suit : *La loi et la moralité sont-elles des données immuables ou bien des constructions évolutives ?*

En filmant ces êtres vivants caméra à l'épaule, de près, voire en très gros plans, nous nous trouvons parmi eux, qu'ils se parlent, qu'ils en viennent aux coups ou qu'ils s'enlacent tendrement. La caméra quitte l'intérieur avec ses livres et quelques icônes de la Vierge, montre une dame qui se signe dans un tramway, la boîte où Sasha se défonce et un couloir d'hôpital. Or, le fil conducteur reste la destinée de Sasha.

Malgré – à cause de ? – la promiscuité, ces gens-là se respectent et sont capables de réserve. Bien que le dialogue verbalise des données importantes, le spectateur est averti par des gestes, l'image visuelle et le non-dit. Avec Gilda, vêtue de noir, ombre taiseuse de la mère défunte, nous apprenons que ce veuf de dix-huit mois vit avec une autre femme sans l'avouer à sa descendance. « Et toi, es-tu heureuse ? » demande-t-il à Gilda : le bonheur de ses enfants lui importe. Il est ravi que Bogdan ait demandé Gilda en mariage. Mais, mince alors, Sasha se cache et vomit aux toilettes. La vérité finira par se savoir ; le prochain coup de théâtre est une antiphrase, un trauma. Enfin, lorsque le père protagoniste et sa fille se ravissent et reconsidèrent leurs positions respectives quant à l'enfant qu'elle porte, c'est l'ellipse complète. À regarder de près, cependant, accuser la conclusion d'introduire un *deus ex machina*, c'est ignorer le sous-texte du drame, formé par un enchaînement de questionnements et par la polémique qui sous-tend les réponses possibles. *Étions-nous désirés ? Sommes-nous des enfants de l'amour ? Quelle est la chose importante dans la vie ? Est-ce la seule chose qui compte ?* Et si c'était Sacha qui avait « reconquis » son père par sa décision – autonome ! – de garder l'enfant ? Dénouement-choc, mais d'une logique solide.

Lépigologie repose sur l'atemporalité, car la voix *off* de Victor clamant son bonheur de grand-père vient alors que Sacha, rayonnante au milieu de sa fratrie, est enceinte jusqu'aux yeux. « Je tuerais pour elle » : en ces termes, Victor décrit son amour pour la fillette issue de ses enfants. Les grandes divinités grecques ne sont-elles pas nées de l'union de Saturne et de sa sœur Rhéa ? Rythmé et vibrant, le film est d'une ambition artistique et humaine hors du commun. L'intensité du débat entre la sœur et le frère, dont le patronyme roumain signifie « fils de l'ange », évoque le récit de Heinrich von Kleist, *La Marquise d'O...* (1808) Ce dramaturge, hors pair, et auteur romanesque, était féru de personnages d'une droiture d'airain et aux prises avec la loi, de



Alina Grigore, Roby Urs

la figure paternelle, de même que du thème de la femme illégitimement enceinte. Lorsque son héroïne éponyme est sauvée de la disgrâce par un officier russe, nous lisons : « Il lui parut comme un ange du ciel ». Ange et cause diabolique du scandale. Sasha et Romi incarnent la qualité angélique qui, après réflexion, fait fi de la raison. C'est la foi en l'amour, parental, filial, fraternel qui mène à la transmission de sentiments qui sont à des années-lumière, distincts d'un dogme moralisateur. Ainsi se

prépare, un soir de neige autour de la table festive, l'autoportrait photographique de la famille. Tel un tableau espagnol, la composition inclut la duègne Gilda et son hamster en cage, clin d'œil humoristique peut-être à la situation familiale confrontée à l'opprobre du monde. Mais aussi, une décision de vie prise, pour citer Kleist, « en dépit du monde entier ». ■



Alina Grigore, Roby Urs

ILLÉGITIME

ILEGITIM

Roumanie/France/Pologne. 2016.

Réal : Adrian Sitaru.

Scén. : Adrian Sitaru, Alina Grigore.

Dir. photo. : Adrian Silisteanu, Alexandru Timosca.

Mont. : Theo Lichtenberger, Mircea Olteanu.

Son et mix. : Mateusz Adamczyk, Cost. : Elena Manea.

Cie. de prod. : Domestic Film, Film Produkcja.

Dist. fr. : Damned distribution

Int. : Adrian Titieni (Victor Anghelescu), Alina Grigore.

(Sasha Anghelescu), Robi Urs (Roméo),

Bogdan Albulescu (Cosma),

Cristina Olteanu (Gilda), Miruna Dumitrescu (Julie).

Illégitime a reçu le Prix CICA, Berlinale, 2016, section Forum.

Sortie le 8 juin

Entretien avec Adrian Sitaru

Pourquoi la vie bat-elle toujours le cinéma ?

FABIEN BAUMANN

Fabien Baumann : *Illégitime n'est que le deuxième de vos quatre longs métrages à sortir en France, après Picnic en 2008. Est-il exact que vous soyez venu au cinéma via la télévision ?*

Adrian Sitaru : Pas vraiment. J'ai commencé à la télévision, car il m'a été très difficile d'entrer dans une école de cinéma. Quand j'avais vingt ans, j'étudiais l'informatique à l'université de Timisoara mais je jouais surtout dans un groupe de rock et de blues. Timisoara est une plus grande ville que Deva, ma ville natale, en Transylvanie. Il y avait là-bas une cinémathèque dirigée par un professeur d'économie passionné. J'y ai découvert Bergman, Tarkovski... J'ai ressenti viscéralement que c'était ce que je voulais faire.

Avant la révolution de 1989, était-il possible d'accéder aux œuvres de ces cinéastes ?

Pour moi, non. J'avais dix-sept ans, il n'y avait pas de cinéma à Deva et la télévision de Ceausescu ne diffusait que

deux heures de programmes par jour. Dont une heure occupée par Ceausescu lui-même... Je ne voyais que parfois un western ou une comédie musicale. Lors de mes cinq ans à la fac de Timisoara, je me suis présenté trois années de suite à la grande école de cinéma de Bucarest et j'ai échoué trois fois. Dès l'épreuve préliminaire! Exactement comme Radu Jude, avec qui je me suis retrouvé en 1997 sur les bancs d'une petite école de cinéma privée de Bucarest. Elle était en lien avec une importante chaîne de télévision privée, et c'est comme ça que nous nous sommes retrouvés, Radu et moi, troisièmes ou quatrièmes assistants sur le tournage du film *Amen* de Costa-Gavras, qui se tournait en Roumanie. Notre statut d'étudiants en cinéma nous permettait de travailler aussi sur des petites séries télé à budget réduit. Et l'on dirigeait en parallèle nos premiers courts métrages.

Du coup, vous n'avez jamais exercé le beau métier d'ingénieur en informatique ?

Si, un an, pour une station de radio. Puis à la télévision locale de Deva, où je m'occupais de la technique et des infographies pour le journal télévisé. J'y ai aussi découvert le montage et la caméra. Pour moi, c'était clairement une étape avant d'aller à Bucarest tenter ma chance dans le cinéma. Sans l'ouverture de cette école privée, je ne sais pas si j'y serais parvenu.

Comment avez-vous réussi à tourner Picnic ? Vous avez écrit le scénario, un producteur l'a trouvé formidable et vous a donné plein d'argent ?

Tout le contraire... Le CNC roumain était très corrompu dans les années 2000. Même Puiu ou Mungiu n'arrivaient pas à décrocher d'aides. Alors un inconnu comme moi... Je n'ai même pas déposé de dossier et j'ai décidé de tourner le film à moindre coût, avec mes petits deniers personnels, des amis et leur énergie. J'ai aussi montré le scénario à des boss de la télé avec qui j'avais travaillé. Comme réponse, j'ai obtenu : « *Très intéressant, mais faisons plutôt des soap operas ensemble, car, là, tu rêves...* » J'ai travaillé plus d'un an sur le scénario, rencontré les acteurs et répété avec eux plus d'un mois. Mon but était de réduire le temps de tournage à sept jours, par souci d'économie. Comme on n'a pas tourné en été mais en octobre, on a débordé de trois jours, car la lumière déclinait plus vite. Pour les acteurs, il était très difficile d'apprendre à jouer en fixant l'objectif comme s'il était leur interlocuteur. Dès les répétitions, on s'est donc servi d'une caméra pour qu'ils s'y habituent. Lors du tournage, ils parvenaient à voir leur reflet dans l'objectif et à réagir en conséquence.

Comment l'idée vous est-elle venue de filmer toute l'intrigue en croisant les regards subjectifs des trois personnages ?

L'influence première du scénario, c'est *Rashomon*. Il y aurait eu trois versions de l'histoire, par le professeur, sa maîtresse,



Adrian Sitaru en 2011



Alina Grigore, Roby Urs (*Illégitime*)

puis la prostituée. Mais je me suis rendu compte que montrer trois fois les mêmes événements risquait de s'avérer ennuyeux. L'idée a donc évolué vers celle de filmer *stricto sensu* à travers le regard de chacun d'eux. Le but, c'était que le spectateur, lors du dernier plan du film, quand le couple fait l'amour dans la voiture, ne puisse imaginer un regard neutre et soit obligé de se demander qui observe la scène.

Je peux vous le dire : c'est la prostituée !

Bien sûr. Mais je voulais que chaque spectateur soit conduit à le penser ou le ressentir. Pourtant, le public avec qui j'ai discuté en festival ou des critiques ont parfois imaginé que c'était la panthère évoquée par les dialogues, ou bien un ange, ou bien Dieu, voire moi. Alors qu'il est tellement plus logique que ce soit la prostituée !

Mais vous laissez l'ambiguïté planer à dessein. Et il y en a d'autres : la prostituée a deux prénoms différents, on ne sait pas si elle fait semblant de se noyer ou pas...

Si, si, elle fait semblant... Je conçois mon cinéma comme réaliste. Or, dans la réalité, on ne sait pas toujours les motivations des gens qu'on croise dans la rue. J'ai donc dû imaginer la logique psychologique qui la pousse à provoquer les autres. J'ai pensé qu'elle avait souffert de

l'absence de son père durant son enfance, de la pauvreté, perdue dans une famille très nombreuse, par exemple... Elle se prostitue parce qu'elle est issue d'un monde misérable mais aussi, peut-être, parce qu'elle manque d'amour. C'est ce que je répétais sans cesse à mon actrice Maria Dinulescu. Tu fais chanter les autres, mais pas pour leur argent. Pour qu'ils te donnent de l'amour ou de l'amitié, plus encore que du sexe. Et moins on te donne d'amour, plus tu deviens perverse. La noyade est donc une supercherie : si elle ne sait pas nager, comment est-elle parvenue jusqu'au milieu du lac ?

Vous qualifiez Picnic de film réaliste, mais cette prostituée nous apparaît aussi comme une nymphe, une ondine...

Pourquoi pas ? Mon but, c'est de laisser la clef de lecture du film au spectateur, mais glissée dans l'une de ses poches. À lui de trouver où. Je ne veux pas poser au *maestro* qui a réponse à tout. Si l'on comprend tout, le film est fini.

L'impression finale que laisse Picnic, c'est la solitude. La fille a voulu coucher avec chaque membre du couple, voire à trois. L'homme et sa maîtresse finiront par faire l'amour, mais elle n'en sera que spectatrice.

Elle veut leur amour. Elle ne l'obtient pas. Mais elle les a au moins réconciliés... Le dernier plan n'est donc pas un plan

voyeuriste. Elle s'y est mal prise, mais elle a toujours été animée des meilleures intentions. Dans la vie, les meilleures intentions et la perversité se mélangent.

L'expression « meilleures intentions » apparaît dans le titre de votre deuxième film, inédit en France, Din dragoste cu cele mai bune intentii (« par amour avec les meilleures intentions »), en 2011. Était-il lui aussi soumis à un dispositif de mise en scène précis ?

Oui, mais encore plus complexe ! Comme j'ai pu tourner le film avec un vrai budget, les mouvements de caméra étaient plus stylisés, sans cet effet à l'épaule permanent. Le principe, c'est que l'on ne suit jamais le point de vue du héros, mais celui des différents personnages qui l'entourent, parfois même de figurants. Je suis parvenu à ce concept en réfléchissant à ce que j'ai vécu lorsque m'a mère a eu une attaque. Elle s'en est sortie, mais, moi, j'ai péti les plombs. J'ai écrit le scénario comme une sorte de journal intime, nourri de ce que m'ont raconté de mon comportement les médecins ou mes amis. Le film, c'est Alex, le héros, vu par les autres, dont sa mère.

Est-ce un drame ?

Un drame à dominante humaine avec des traits d'humour, comme *Picnic*. Mais avec davantage de contrechamps, puisqu'il y a



Picnic (Maria Dinulescu)

des personnages croisés, dont les points de vue subjectifs se répondent. Je suis déçu que le film ne soit jamais sorti en France. Il a pourtant eu une riche carrière dans les festivals, dont le prix de la mise en scène à Locarno.

La bande-annonce de *Domestic* (2012) donne l'impression qu'il s'agit d'une comédie...

Elle est un peu mensongère. C'est plutôt une comédie noire, un peu surréaliste. Elle aussi est soumise à un système particulier : un plan-séquence par scène et pratiquement que des tournages en intérieurs. Mais je voulais surtout que chaque plan donne l'impression d'être observé par des voisins indiscrets. Je me suis donc servi d'objectifs à longues focales que je plaçais dans le studio le plus loin possible des personnages, à huit ou dix mètres, pour qu'on les sente espionnés.

Ce sont des sketches tournant autour d'animaux domestiques ?

Non, il y a un personnage principal. L'histoire s'inspire de mes courts métrages et de souvenirs personnels. Enfant, j'avais ramassé un pigeon blessé. Mon père n'en voulait pas à cause des microbes. Mais quand le pigeon est mort, il en a été encore plus affecté que moi. Le film parle des humains, à travers leurs rapports aux animaux. J'aime

beaucoup les animaux. Je préfère repousser un moustique plutôt que de le tuer... et pourtant je mange du bœuf. Un vrai comportement schizoïde. Les discriminations que subissent les animaux me fascinent. On ne veut pas tuer les chiens et les chats, mais pour les cochons et les poules, ça pose moins de problèmes. Et tout le monde veut la mort des rats et des insectes. Mais pourquoi ?

On retrouve ce type de dilemme, bien sûr amplifié, dans *Illégitime*, puisqu'il y est question d'avortement et d'inceste. Quelle est l'origine du film ?

Mon cinéma est fondé sur mes propres dilemmes... Là, en 2013, Alina Grigore, qui joue Sasha, est venue me voir avec un texte de théâtre qu'elle étudiait à l'école et m'a demandé de le lui faire travailler avec d'autres étudiants en art dramatique. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de renouveler mes méthodes, d'essayer de travailler sans scénario, en me rapprochant du documentaire et de la vraie vie. Je me suis donc servi des personnages présents dans ce texte et du passé qui leur avait été imaginé ; l'exercice a constitué à mettre ces personnages en situation. Mon dilemme – encore un – était : pourquoi la vie bat-elle toujours le cinéma ? Et j'en suis venu à deux conclusions importantes. D'abord, le réalisateur et l'auteur connaissent le début et la fin du scénario,

alors que dans la vie on ne sait pas à quoi vont aboutir les situations. Notre conversation, par exemple... Je suis en train d'improviser les phrases que je prononce. Ensuite, dans la vie, il n'y a qu'une seule prise. Même si votre magnétophone ne marche pas et que nous recommençons cet entretien demain, il sera différent. J'ai décidé de me servir des personnages présents dans ce texte dramatique pour concevoir mon film selon cette nouvelle méthode.

Vous avez donc tourné chaque scène en une seule prise ?

Oui. Sans aucune répétition. Quand on multiplie les prises, les acteurs jouent trop en conscience de ce qu'ils font. En une seule prise, ils sont davantage dans l'émotion immédiate, et donc plus authentiques. Leurs dialogues surgissent au fur et à mesure. Au tournage, chaque acteur maîtrisait en revanche parfaitement son personnage grâce aux exercices fictionnels que nous avons conduits : sa vie comme ses principes philosophiques. Par exemple, comment chacun avait réagi à la mort de la mère. Les deux acteurs qui jouent les jumeaux ont aussi rencontré de vrais jumeaux, parlé de cette relation. Ils ont rencontré des psychologues, qui ont analysé les incohérences éventuelles dans ces passés que nous avons inventés. Pour la scène d'ouverture, je me suis aussi servi

de la personnalité propre des acteurs dans la vie réelle, et j'ai voulu tout combiner. Par exemple, Bogdan Albulescu, qui joue Cosma, et Robi Urs, qui joue Romeo, ont tous les deux eu des pères autoritaires qui les battaient parfois. Leur réaction est donc très sincère face au personnage paternel incarné par Adrian Titieni.

Si l'on prend le repas d'ouverture, le père sait-il que ses enfants vont l'interroger sur son comportement sous Ceausescu ?

Les comédiens savaient juste qu'il y aurait une réunion de famille. Le soir précédent le tournage, j'ai envoyé à chacun un e-mail personnalisé lui fixant un but. « Cosma » savait qu'à un moment il devrait poser cette question à son père. « Julie » (Miruna Dumitrescu), dont le rapport avec Cosma ne vous est probablement pas clair – mais ce rapport l'était pour les comédiens –, avait pour but de pousser Cosma, car elle se sent frustrée que leur relation sexuelle passée soit niée par Cosma. Pour le père (Adrian Titieni), je voulais savoir quelle était sa position sur l'avortement. J'en ai donc parlé avec lui en privé. C'est un acteur qui a joué dans tous mes films. Il n'est pas opposé par principe à l'interruption de grossesse, mais n'aurait jamais accepté que sa femme en pratique un, par exemple. J'ai trouvé là le point de départ d'un conflit intéressant.

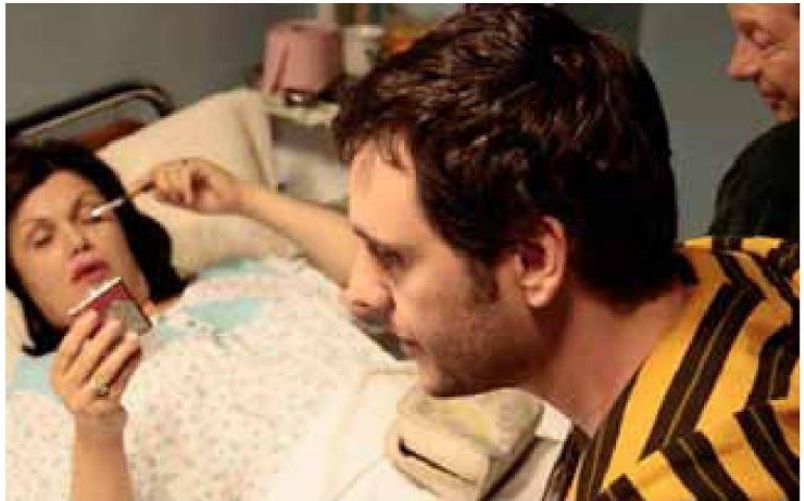
Mais savez-vous que le père, Victor, et le fils, Cosma, vont finir par se battre dans le salon ?

Non. En fait, seuls le père, Cosma et Sasha sont joués par des acteurs professionnels. Les autres sont des étudiants de l'école d'Alina Grigore. Ils avaient donc un peu peur d'en faire trop ou de se lâcher, à cause des micros qu'ils portaient par exemple. Je leur ai juste dit que s'ils voulaient se battre, ils devaient ne pas hésiter et devaient suivre leur ressenti. Ça les a peut-être encouragés, mais rien ne leur était imposé.

Pour la scène d'amour entre le frère et la sœur, ils savent néanmoins qu'ils vont devoir avoir un rapport sexuel...

Oui.

Vous filmez la scène selon un dispositif opposé à celui de Picnic : on n'est jamais dans le regard de Sasha ni dans celui de Romeo. La caméra forme un tiers point de



Bogdan Dumitrache dans *Din dragoste cu cele mai bune intentii*

vue sur eux, comme si nous étions dans le lit à leurs côtés... Lors du repas, la caméra fait partie des convives.

Pour *Illégitime* non plus, je n'ai pas eu d'aide du CNC roumain. Nous n'avons pas tourné en studio mais dans un véritable appartement qu'on nous a prêté et où l'on n'avait souvent pas le recul nécessaire pour poser la caméra. J'ai essayé de concevoir la mise en scène comme celle d'un documentaire animalier tel qu'on en voit sur Discovery Channel. Si vous filmez des bêtes sauvages, vous n'avez qu'une seule prise et vous mettez la caméra où vous pouvez. Nous avions deux caméras, l'une avec une longue focale pour les gros plans, l'autre avec une focale courte pour les plans généraux, et je disais à mes cadresurs de suivre comme ils pouvaient. Par ailleurs, en prise unique, les contrechamps sont impossibles : pour être dans le regard de l'un puis l'autre des personnages, il faudrait au moins deux prises. Si je plaçais les deux caméras face à face, elles risquaient de se trouver dans le champ l'une de l'autre.

Et vous, où vous tenez-vous ?

Où je peux. Je ne fais pas le cadre, car j'ai suffisamment confiance en mes cadresurs, qui s'occupent aussi de la lumière.

Lors de la scène de sexe, Sasha commence par sucer le doigt de Romeo, en un geste un peu infantile qui suggère que leur liaison physique dure depuis des années. Était-ce une improvisation ?

On y avait réfléchi et on avait défini ce

geste à l'avance. Il fallait trouver quelque chose d'enfantin et de très sexuel à la fois.

Dans votre système, les cadresurs sont quasiment des acteurs eux aussi. Dans la scène où Cosma révèle au père l'inceste de Sasha et de Romeo, la caméra choisit de serrer sur Sasha au lieu de cadrer Victor en gros plan. Était-ce prémédité ?

Non, c'est une improvisation du cadreur, qui a suivi son instinct. Il a dû voir quelque chose de fort se passer sur le visage de Sasha. Et puis l'autre caméra couvrirait de toute façon en plan large. Une fois la scène lancée, je ne peux pas donner de directives aux cadresurs sans qu'on m'entende.

Combien de métrage avez-vous impressionné ?

Beaucoup : j'avais dix heures de prises uniques. Le premier repas de famille, par exemple, durait une heure dix et nous l'avons réduit à quinze minutes. Le montage a équivalu à celui d'un documentaire. J'ai donné le disque dur au monteur, lui ai indiqué le fil rouge, et l'ai laissé lui aussi découvrir sa propre histoire sans lui fournir de synopsis. La première mouture durait trois heures vingt. Elle était longue mais intéressante, avec d'autres développements, comme le fait que Gilda (Cristina Olteanu), l'autre sœur, voulait se suicider.

Son personnage est magnifique : une pure héroïne de mélodrame, seule et ravagée, même lors de la réconciliation finale...



Alina Grigore, Roby Urs (*Illégitime*)

Est-ce par ironie que vous lui avez donné le prénom de l'un des personnages les plus éclatants de l'histoire du cinéma, celui de Rita Hayworth dans le film de Charles Vidor (1946) ?

Je suis désolé mais je ne connais pas du tout ce film ! De même que je ne connaissais pas *La Dame du lac* (Robert Montgomery, 1947) lorsque j'ai tourné *Picnic*. Ce sont les critiques qui m'en ont parlé après coup. On a coupé tous les développements autour de Gilda et de son accident à la fin, mais je pense qu'on les montrera dans l'édition DVD. Mon autre regret, c'est de ne pas avoir eu le budget suffisant pour laisser les acteurs en continu dans l'appartement, vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant quinze jours, et les filmer si quelque chose d'intéressant survenait.

Vous trichez néanmoins dans un domaine : le son. Les sons en arrière-plan, dans Illégitime, sont merveilleusement travaillés : par exemple les aboiements au loin quand Cosma cuisine. Il s'agit forcément de rajouts au mixage.

Eh bien non ! Ces aboiements ont été saisis en direct. Un chien aboyait, voilà tout, dans une cour pas loin. De même que Bogdan Agubulescu cuisinait pour de vrai. Le sifflement du four est authentique. Et si vous écoutez cette scène vraiment attentivement, vous entendrez les rires des autres acteurs dans la pièce contiguë. Parce qu'ils y étaient, qu'ils jouaient leurs rôles devant l'autre cadreur (même si je n'ai pas gardé la scène) et qu'ils riaient.

Certes, mais lors de la scène à l'hôpital, vous ne nous ferez pas croire qu'en plein dilemme, quand Sasha se demande si elle va avorter, on entend par hasard le rire d'un enfant hors champ...

Ah, ça vous a déplu ?

Si, c'est très fort. Mais c'est de la postproduction...

D'accord, là, j'ai un peu triché. Ce jour-là, tout à la fin du tournage, Alina Grigore était de trop bonne humeur, et ça ne correspondait pas à son personnage. Il n'y a donc eu plusieurs prises. Je lui ai même envoyé par mail, durant la scène, une photo d'avorton sur son téléphone, pour l'aider à se mettre dans la situation... Par ailleurs, la maquilleuse était venue avec ses enfants à ma demande, car je voulais qu'il y en ait ce jour-là sur le plateau. Ce sont eux que l'on entend, un peu boostés au mixage... Mais, bon, OK, c'est de la triche : on a déplacé leurs rires au montage. Après, la question était de savoir si je coupais la scène pile au moment de cet éclat de rire. Mon monteur roumain l'a d'abord enlevé. Pour lui, c'était trop ostentatoire, trop manipulateur. Mais lors du montage final, réalisé à Paris par un autre monteur, français, il a repositionné de lui-même le rire sur cette image sans que je lui en parle. J'ai décidé de le suivre.

Dès cet instant, le film change de ton, n'appartient plus tout à fait à la réalité. La plupart des spectateurs souhaitent évidemment tout du long que Sasha avorte. Mais la fin, avec la voix off du

père puis le deuxième repas, retourne notre point de vue...

Il y a bien sûr plusieurs lectures possibles. Mais ce que j'ai essayé de faire clairement passer par ma mise en scène, c'est une ombre d'irréalité. Ce qui se passe alors à l'écran n'est pas forcément ce qui se passe dans la vraie vie. Peut-être cela n'a-t-il même lieu que dans la tête de Sasha. C'est pourquoi tous les personnages sont habillés en noir.

On suppose qu'ils commémorent les deux ans de la mort de la mère...

Absolument. Mais je leur ai demandé expressément de porter le deuil, de rester très calmes, et j'avais aussi demandé aux cadreurs de filmer de manière de façon plus posée, pour suggérer une sorte d'univers parallèle.

Comment l'église orthodoxe, si puissante dans la Roumanie d'aujourd'hui, a-t-elle réagi lors de la sortie d'un film qui dédramatise l'inceste ?

Pas si mal, puisque Sasha n'avorte pas.

La petite affiche « 2046 » qu'on voit sur la porte de la chambre des jumeaux évoque le film de Wong Kar-Wai, qui mêle de même plusieurs niveaux de réalité et traite aussi de notre lien au temps...

En fait, le panneau était déjà là, dans l'appartement prêté par des amis. Je me suis contenté de le laisser, en accord avec les acteurs. En plus, je n'aime pas tellement *2046* ! Les poupées russes, dans le salon, ce sont aussi les acteurs qui ont décidé de les intégrer au décor. L'idée de faire jouer aux jumeaux sur une tablette la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, puis de m'en servir comme musique off, m'est de la même manière venue instinctivement, au cours du tournage.

Un dernier mot sur les battements de cœur que l'on entend soudain quand Sasha et Romeo s'enlacent dans la salle de bain. De la postproduction ?

Mais non ! Comme ils se serraient très fort, leurs micros-cravates ont enregistré les battements en direct, au plus près de leurs corps. Et on les a poussés au mixage. ■

Entretien réalisé à Paris le 6 avril 2016 et traduit de l'anglais.

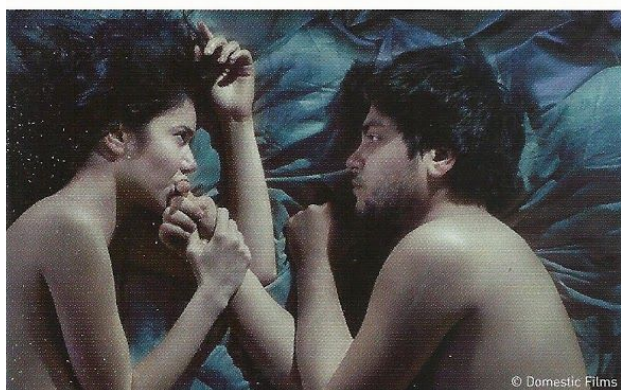
Les Fiches du Cinéma

Rolland Hélié

Illégitime (Illegitim)

de Adrian Sitaru

Aggiornamento de divers secrets familiaux, *Illégitime*, quatrième film d'Adrian Sitaru (*Picnic*), jeune cinéaste roumain, passe la classe moyenne au scanner de l'histoire et métaphorise les métastases dont elle est rongée. Prenant !



★★★ Adaptation d'un texte théâtral, développé sur une année et demie d'improvisations mais tourné en 12 jours sans scénario, ce quatrième long métrage d'Adrian Sitaru - le deuxième à être distribué sur nos écrans - se tient à l'intersection du style de Maurice Pialat - formidable scènes de repas mutées en pugilats domestiques - et d'une forme de dérapage plus ou moins contrôlé dont John Cassavetes pourrait être l'un des possibles modèles. Tourné en épaulé-jeté, comme pourrait l'être un documentaire de guérilla, *Illégitime* métaphorise les saletés morales et les non-dits de la classe moyenne pendant la dictature de Ceausescu, dictature qu'on dirait monstrueuse si ce n'était un pléonasme, et comment, dans la Roumanie d'aujourd'hui, ladite classe sociale reste encore profondément affectée par ces lâchetés dont elle s'est rendue coupable et malgré lesquelles elle essaie de prospérer. Ainsi assiste-t-on, dans le jeu de cette famille, à un troc de secrets honteux où s'échangent, dans un juste rapport de symptôme, l'infamie du père contre le tabou de l'inceste, foulé au pied par sa progéniture. Pour bien interprété qu'il soit, *Illégitime* n'en repose pas moins essentiellement sur le dos d'une talentueuse et toute jeune actrice - également créditée à l'écriture - dont il serait illégitime précisément d'oublier le nom : Alina Grigore. Laquelle maîtrise à la perfection un équilibre de funambule entre les tourments de Sasha d'une part, l'interdit fondamental avec lequel elle se débat, et de l'autre, ce mélange de grâce et de sensualité naturelle dont elle fait preuve au point de rendre cette histoire finalement moins sordide que poignante. Bref, c'est vachement bien ! **_R.H.**

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Alina Grigore (Sasha Anghelescu), Robi Urs (Romeo Anghelescu), Adrian Titieni (Victor Anghelescu), Bogdan Albu (Cosma Anghelescu), Cristina Olteanu (Gilda Anghelescu), Miruna Dumitrescu (Julie), Liviu Vizitiu (Bogdan), Mihaela Perianu (Ema), Adrian Iacov (Alex), Gabriela Ursu (le médecin), Andrei Iordache (Daniel), Anastasia Passerotti (Sânziana), Liviu Florescu (Tudor), Ayrton P. Bryan (l'homme qui attend à l'hôpital), Radu Andrei Micu (Radu).

Scénario : Adrian Sitaru et Alina Grigore Images : Adrian Silisteanu et Alexandru Timosca Montage : Mircea Olteanu et Théo Lichtenberger 1^{er} assistant réal. : Razvan Jelea Musique : The Amsterdams Son : Ioan Filip et Dan-Stefan Rucareanu Décors : Elena Manea Costumes : Elena Manea Maquillage : Alina Samara Production : Domestic Films Coproduction : Film Produkcja Productrice : Anamaria Antoci Coproducteurs : Stanislav Dziedzic, Klaudia Smieja et Yohann Cornu Distributeur : Damned Distribution.

89 minutes. Roumanie - France - Pologne, 2016

Sortie France : 8 juin 2016

◆ RÉSUMÉ

Au cours d'un déjeuner dominical, Victor, veuf depuis 18 mois, est contraint, au détour de la conversation, d'avouer à ses enfants - Cosma, étudiant en médecine, Gilda, accompagnée de son fiancé, Sasha et Roméo enfin, qui sont jumeaux - que sous le régime de Ceausescu, il a, en tant que médecin, et pour des raisons éthiques, empêché des patientes d'avorter et les a probablement dénoncées. Vivement pris à parti par la fratrie, il se défend pied à pied, se bat avec Cosma, qu'il méprise, et déclare à Sasha et à son frère qu'en les attendant, leur mère a souhaité avorter. Profondément bouleversée, Sasha demande à Gilda d'interroger leur père pour savoir si elle et son frère, avec lequel elle entretient une relation amoureuse et charnelle, étaient désirés ou non.

SUITE... En prenant conscience qu'elle attend un enfant de son frère, Sasha informe Roméo, qui s'y oppose sans équivoque et tient à avoir et élever cet enfant, fruit de leur amour, qu'elle a l'intention d'interrompre sa grossesse. Alitée pour avoir abusé de drogues en boîte de nuit, Sasha ne peut plus faire autrement qu'avouer à Cosma, à son chevet, qu'elle est enceinte, et que Roméo est le père. Afin d'obtenir son aide, Sasha et Cosma avouent la vérité à Victor qui, une nouvelle fois, se bat avec son fils. Cosma conduit Sasha à l'hôpital, pour une IVG. Il finit, à la suite d'un appel téléphonique urgent, par la laisser seule dans la salle d'attente. Quelques mois plus tard, Sasha pratiquement arrivée à terme, la famille est de nouveau réunie.

Visa d'exploitation : en cours. Format : Scope - Couleur - Son : Dolby SRD. 40 copies (vo).

Studio CinéLive

Laurent Djian

ILLÉGITIME ★★★

L'AMOUR ILLÉGITIME AU CŒUR D'UN DRAME PUISSANT.

SASHA TOMBE ENCEINTE. Elle a 22 ans. C'est jeune, très jeune. Là n'est pourtant pas le plus grave. En effet, ce bébé qu'elle attend est le fruit d'une liaison secrète et interdite avec Romi, son frère jumeau. L'inceste, donc. S'il figure au cœur d'*Illégitime*, il n'en est pas le sujet central. Dans cette histoire d'amour (oui, c'est bien d'amour dont il s'agit), le cinéaste s'abstient de juger ses personnages. Au risque, bien sûr, d'installer un malaise, de bousculer nos certitudes. Tant mieux. Son film, en fait, s'interroge sur la morale. Le père, au début (et à la toute fin), disserte sur le temps. Ce temps qui, selon notre vécu, l'état et l'évolution de la société, modifie notre point de vue et notre perception des choses. Outre dans son scénario, dense, *Illégitime* puise sa force dans une réalisation proche du Dogme, à la frontière du doc (une seule prise, des acteurs improvisant une situation) et la fiction. La ca-



méra, très mobile, traduit idéalement le dysfonctionnement de cette famille, capable de s'écharper quasiment jusqu'à en venir aux mains. En témoigne, au début, ce dîner houleux où Sasha et ses trois frères et sœurs reprochent à leur père gynécologue ses positions – sous l'ère Ceau-

sescu – sur l'avortement. Une scène sidérante, à l'image d'un film intelligent, inconfortable, et qui s'inscrit durablement dans les mémoires. ■

L.D.

D'Adrian Sitaru • Avec Alina Grigore, Robi Urs, Adrian Titieni... • 1 h 29

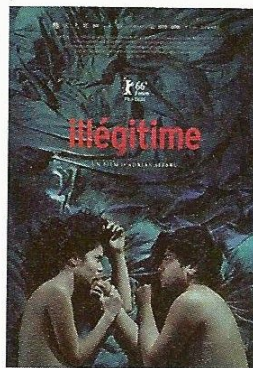
Causette
Ariane Allard
Juin 2016

ILLÉGITIME **En toute liberté**

Neuf ans après *4 mois, 3 semaines, 2 jours*, de Christian Mungiu, un long-métrage roumain se penche, à nouveau, sur le sujet de l'avortement. Et même si *Illégitime*, d'Adrian Sitaru, n'a pas l'ampleur inconfortable de la Palme d'or 2007, il risque de déranger les âmes sensibles. Mais aussi de captiver tous ceux qui attendent du cinéma qu'il fasse preuve d'audace. De fait, partant d'une grossesse inopinée, ce « petit » film fauché n'hésite pas à interroger les liens familiaux et les limites de la morale... jusqu'à l'inceste.

Cela en naviguant avec une rare liberté (ça crie, ça circule, ça aime) dans un appartement confiné. Rien de glauque : *Illégitime* est une parabole, façon tragédie grecque. Pas de prêche non plus, ouf ! En dépit de son épilogue bâclé, voilà une proposition puissante. ● A. A.

Illégitime,
d'Adrian Sitaru.
Sortie le 8 juin.



Trois Couleurs

Hendy Bicaise

Juin 2016

FILMS

ILLÉGITIME



—
• d'Adrian Sitaru (1h29)
avec Adrian Titieni,
Alina Grigore...
Sortie le 8 juin (Damned)
—

Le film d'Adrian Sitaru s'intègre parfaitement dans ce que l'on aura nommé la « nouvelle vague du cinéma roumain » - qui a fait émerger avant lui ses compatriotes Cristi Puiu ou Cristian Mungiu, tous deux en Compétition officielle à Cannes cette année. *Illégitime* fait écho au premier par l'essorage tant sémantique que viscéral du linge sale familial, et au second par la présence de l'acteur Adrian Titieni. Sa performance, bluffante, participe ici de l'angoisse générale. Lors du dîner de famille qui ouvre le film, son personnage, pris à partie par ses enfants pour sa position anti-avortement, se révèle davantage proche d'un ogre que d'un père. Ce qui laisse augurer du pire quand Sasha et Romi, jumeaux fusionnels et derniers-nés de la famille, sont contraints de lui avouer l'impensable secret qui les unit... Non seulement Adrian Sitaru compose parfaitement cette inquiétude graduelle, mais il joue avec les attentes du spectateur au fil de sa tragi-comédie. Le chemin qu'il emprunte dans le dernier tiers du film se révèle finalement aussi déroutant que convaincant. ● HENDY BICAISE

ZOOM

Revue Jeune cinéma

Jean-Max Méjean

mai 2016

<http://www.jeunecinema.fr/spip.php?article1150>

Illégitime (2015)

de Adrian Sitaru

publié le mardi 7 juin 2016

par Jean-Max Méjean

Jeune Cinéma n° 373, mai 2016

Sélection du Forum au festival de Berlin 2015.

Prix CICAÉ

Sortie le mercredi 8 juin 2016



Illégitime s'inspire puissamment du manifeste Dogma 95, en continuant à respecter, plus ou moins, les règles strictes que les cinéastes danois ont abandonnées. Le film commence d'ailleurs comme *Festen* de Thomas Vinterberg (1998), tant sur le plan du thème que des couleurs marronnasses pour traduire une ambiance glauque.

Une famille se réunit pour fêter, autour du père veuf, quelque événement et l'on sent déjà, dans la voiture qui conduit quatre des protagonistes à l'appartement familial, une tension palpable.



Lors de ce fameux déjeuner, le père va faire une révélation qui va troubler les relations entre lui et ses enfants, sans se transformer en psychodrame comme chez Vinterberg, mais en violente dispute. Il ne s'agit pas, cette fois, de pédophilie, mais simplement de prise de positions du père lorsqu'il était médecin à l'époque des Ceausescu.

Délicatement et sans emphase, le film se dirige alors vers des drames non-dits, des situations pas claires entre ces frères et sœurs, jusqu'à ce qu'on découvre l'inavouable secret qui unit Roméo et Sasha, frère et sœur jumeaux et qui va

finalement installer le père dans son rôle de patriarche anti-avortement dans la scène finale de réconciliation qui clôt le film.



Réalisé en improvisant à partir d'un texte théâtral écrit par Alina Grigore, qui interprète Sasha, le film est d'une intensité qui tient le spectateur en haleine.

On peut se demander cependant ce qui justifie le titre : qu'est-ce qui est illégitime dans cette histoire familiale ? L'enfant qui naîtra de l'inceste, le rôle du père, la morale du film, qui évolue vers une grinçante *happy end*, alors que la chute aurait pu être inspirée du mythe grec des Atrides ?

La fin est très inquiétante et mériterait discussion, d'autant que le film se ferme sur une photo de famille presque élargie, avec, à l'écart, la fille aînée, Ema, qui semble jeter sur cette histoire un œil désapprouvateur - possibilité d'une suite ?



Magnifique réflexion sur l'amour et la paternité le film offre une base de réflexion et d'inspiration autour de la méthode de travail choisie par Adrian Sitaru, qu'il explique : "Les acteurs avaient ici des objectifs précis chaque jour, mais personne ne savait comment une scène finirait, et nous ne faisons qu'une seule prise pour chaque scène. Je souhaitais faire un film très proche du documentaire d'observation, mais qui soit également une fiction, un film hybride. Le montage a d'ailleurs été proche de celui d'un documentaire. Après douze jours de tournage, nous avons dix heures d'images enregistrées. Et j'ai d'abord laissé le monteur chercher et trouver sa propre histoire dans ce qui avait été tourné, avant de véritablement travailler ensemble."

Jean-Max Méjean

Jeune Cinéma n° 373, mai 2016

Illégitime (Ilegitim). Réal, sc : Adrian Sitaru ; sc : Alina Grigore ; ph : Adrian Silisteanu ; mont : Théo Lichtenberger, Mircea Olteanu. Int : Adrian Titieni, Alina Grigore, Robi Urs, Mihaela Parianu (Roumanie, 2015, 89 mn).

Télérama

Mathilde Blottière

8/06/2016



ILLÉGITIME

ADRIAN SITARU

*Père délateur, inceste frère-sœur...
une famille roumaine se déchire.
Un film tendu et surprenant.*



Imaginez deux secondes Maurice Pialat à Bucarest... Dès les premières minutes de ce film où les noms d'oiseaux (et les baffes) transforment un sympathique repas de famille en cauche-

mar, on pense au cinéma réaliste et rageur du réalisateur d'*A nos amours*. À son art de mettre en scène la violence et la grâce... Légèrement dysfonctionnel, le clan des Anghelescu part vraiment en vrille le jour où les cinq enfants découvrent qu'en pleine Roumanie communiste, à l'époque de Ceausescu, leur père médecin a dénoncé des femmes qui souhaitaient avorter. D'une révélation l'autre – le passé peu glorieux du patriarche et un inceste –, la famille lutte pour ne pas s'écrouler...

Sujet impossible, budget zéro, une seule prise pour chaque scène : on ne peut pas dire qu'Adrian Sitaru ait choisi la facilité. Cette accumulation de contraintes plus ou moins choisies donne un film tendu et complexe dont l'étrange dénouement semble ouvrir sur un nouveau récit, aussi ambigu que le premier. Le principal tour de force du réalisateur est de filmer, alors, une histoire d'amour dont l'évidence finit (presque) par nous faire oublier la transgression. – **Mathilde Blottière**
Illegitim, Roumanie (1h29) | Scénario : A. Sitaru et Alina Grigore. Avec Adrian Titieni, Alina Grigore, Robi Urs.

Les Inrockuptibles

Serge Kaganski

08/06/2016



Illégitime d'Adrian Sitaru

avec Alina Grigore, Adrian Titieni

Un dîner familial dérape à l'occasion d'une discussion autour du droit à l'avortement. Un nouveau fleuron du jeune cinéma roumain.

Alors que le cinéma roumain vient de faire impression à Cannes (Mungiu avec *Baccalauréat*, mais aussi Puiu, Mirica avec son polar westernien, *Câini*, sans oublier les excellents films de Maren Ade ou de Can Mertoglu qui ont quelques gènes roumains), voilà que l'on découvre dès le retour cannois un autre film roumain marquant où l'on retrouve d'ailleurs l'acteur principal de *Baccalauréat*, Adrian Titieni, peut-être le Depardieu de Bucarest.

Comme chez Mungiu, Titieni incarne un médecin prospère, chef de famille patriarcal. Ce docteur-là assume son passé de toubib auxiliaire du régime communiste lors d'un repas de famille, au grand dam de ses enfants plutôt libertaires. Le cinéma roumain n'en finit pas de régler ses comptes politico-générationnels avec Ceausescu (et le corps médical) lors de grandes tablées entre salade

de chou et palinca. Comme dans le *Sieranevada* de Puiu, tout un pays, une société, son histoire, sont concentrés en quelques personnages et mètres carrés emblématiques. L'engueulade familiale tourne notamment autour du droit à l'avortement. Or on finit par comprendre que deux des jeunes atablés en révolte contre le *pater familias* sont frères et sœurs – et amants. Et qu'elle est enceinte de lui. Cette situation sulfureuse serait déjà choquante dans nos démocraties avancées, alors dans la Roumanie encore empreinte de puritanisme communiste, imaginez le dawa...

Adrian Sitaru, dont *Illégitime* est le troisième long métrage, est un cinéaste aussi courageux que talentueux. Il est très bon pour faire monter en mayonnaise un conflit familial à coups de plans-séquences et de longs dialogues qui grimpent en intensité (un peu à la Pialat, ou à la Puiu donc), laissant sa chance à chaque

personnage, mais il parvient surtout à défendre le couple incestueux, à nous faire prendre parti pour lui sans pour autant nous faire adhérer à la pratique de l'inceste.

La question de Sitaru ne consiste pas à promouvoir ou condamner un principe général, mais à défendre la liberté et le quant-à-soi de deux individus, même si leur relation remet en cause nos propres règles. Il arrive que la pulsion amoureuse d'un être ne coïncide pas avec la morale commune, mais dès lors que ce désir "illégitime" ne cause aucun tort à autrui, qui sommes-nous pour juger ? On retrouve là un peu de la vision renouirienne du "chacun a ses raisons".

Sitaru ausculte cette question éthique et politique avec une belle ouverture d'esprit, un réel sens de la dramaturgie et des acteurs fantastiques. Ils sont fous ces Roumains, mais de cette folie qui nous interroge, nous secoue et in fine nous fait du bien. **Serge Kaganski**

L'Obs
"Les films à voir ou pas"
Jérôme Garcin
8/06/2016

♥♥♥ *"Illégitime"*, par Adrian Sitaru. Comédie dramatique roumaine, avec Alina Grogore, Robi Urs, Adrian Titieni (1h29).



C'est la version roumaine du "Festen" de Vinterberg. Ou comment un dîner de famille tourne au drame. Sur la table, du réchauffé de Ceausescu. Autour de la table, des parents et leurs quatre enfants.

Commencé dans la bonne humeur avec de bonnes bouteilles, le repas se transforme soudain en tribunal. Le père, un gynécologue, est en effet accusé d'avoir autrefois dénoncé à la Securitate les femmes qui voulaient se faire avorter et d'avoir toujours caché qu'il avait ainsi soutenu la dictature. Si le frère et la sœur le condamnent si violemment – le père, d'ailleurs, persiste et signe –, c'est qu'ils ont une raison secrète et inavouable : ils s'aiment d'un amour interdit et attendent un enfant.

L'inceste ajouté à la collaboration, on voit que c'est du lourd. Mais Adrian Sitaru, par la finesse de son scénario, par la légèreté de sa caméra portée, par le jeu presque spontané de ses comédiens et par son image sépia, échappe au film à thèse et réussit une tragi-comédie moderne dont, décidément, les Roumains ont le secret. Après Mungiu et Puiu, Sitaru fait l'actu. J. G.

Le Monde
 Jacques Mandelbaum
 8/06/2016

L'enfer familial, vu de Roumanie

Adrian Sitaru invente un récit ironique autour d'un avortement

ILLÉGITIME

Qu'est-ce qui fait du cinéma roumain, sinon le plus populaire, du moins l'un des plus passionnants à suivre du moment? Son humour noir, sans doute. Sa fiévreuse intellectualité, probablement. Plus encore, il y a ce goût invétéré des problèmes qui concernent tout un chacun, ce picaresque du quotidien qui va transformer mine de rien la trivialité en roman, la médiocrité en épopée. Problèmes de la vie courante, problèmes de familles et de voisins, problèmes qui posent le rapport de l'individu à la société, problèmes de règle commune et d'incurie politique, problèmes qui conduisent in fine à des dilemmes et à des choix qu'on n'est pas toujours fier de faire. Si on voulait résumer par une formule l'esprit du cinéma d'auteur roumain, on pourrait dire qu'il consiste dans la résolution d'un problème concret par un individu en situation délicate et dans l'implication morale qu'il lui (nous) en coûte nécessairement.

Il faudrait un jour penser à tirer une ligne entre le cinéma de l'inquiétude morale tel que l'ont incarné Krzysztof Zanussi et Krzysztof Kieslowski dans le cinéma polonais des années 1970-1980 et le nouveau cinéma roumain, apparu dans les années 2000. Il faudrait, le cas échéant, préciser que cette ligne n'est pas droite, que les Roumains la réfractent, à la frontière, par une conception ultime de l'absurdité de la vie. Autre vertu de cette vague roumaine: le nombre. On pensait qu'il serait déjà honnête, pour un cerveau monolingue français, de retenir les noms, désormais historiques, de Corneliu Porumboiu, Cristi Puiu, Cristian Mungiu. Il n'en est rien.

Parabole

Nouvel exemple avec Adrian Sitaru. Découvert en 2009 avec un premier long-métrage formidablement enlevé, récit d'une liberté folle et d'une pimpante cruauté (*Picnic*), il livre avec *Illégitime* son quatrième titre dans la catégorie. Le plaisir de disserter sur le cinéma roumain nous le fait hélas aborder



un peu tardivement, tant il est vrai qu'on ne peut sérieusement parler d'un film sans le jauger à la roumanité qui le relie aux autres, tant s'impose la cohérence de cette entité cinématographique. Le risque étant de ne plus pouvoir parler du film dont on voulait parler. Ainsi serait du moins atteinte, par son inanité même, la démonstration d'une critique en totale conformité conceptuelle avec son objet.

Droit sera néanmoins fait aux quelques lecteurs rescapés qui ont poussé aussi loin la bonté d'attendre un mot, enfin quelque chose sur les tenants et les aboutissants d'un film qu'on leur recommande chaudement. Allons donc à l'os. En trois actes. Premier acte: un repas de famille. Un père, médecin, veuf, et ses quatre enfants adultes. Convaincu d'avoir, sous le régime de Ceausescu, dénoncé à l'Etat des femmes désireuses d'avorter,

Il faudrait un jour penser à tirer une ligne entre le cinéma de l'inquiétude morale et le nouveau cinéma roumain

le père, qui assume sa position, est cloué au pilori, le repas tourne au vinaigre, des coups sont échangés. Seule la sœur aînée, Gilda, née sous le régime communiste, prend la défense du père.

Deuxième acte: focus sur les deux cadets, Sasha et Romeo, qui entretiennent une brûlante relation incestueuse. Sasha, qui veut y mettre un terme sans y par-

venir, tombe enceinte de son frère. Le grand frère, qui fait sa médecine comme papa, auquel il voue une haine recuite, est prévenu, et tout le monde trouve plus sage de renouer avec le paternel qui dispose de contacts. Troisième acte: une équation morale à l'épreuve des faits, typique de l'école roumaine. Comment va réagir le père, qui de lui ou de ses enfants, à la lueur de la nouvelle situation, va bouger ses positions sur le problème de l'avortement? Tout cela filmé en plans serrés et coalescents, filant la parabole du doux enfer familial, et envoyant une réponse d'une ironie hallucinée à 4 mois, 3 semaines, 2 jours, Palme d'or 2007 du compatriote Cristian Mungiu. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film roumain d'Adrian Sitaru. Avec Adrian Titieni, Alina Grigore, Robi Urs (1 h 29).

Plat de résilience

CHRONIQUE Avec « Illégitime », le Roumain Adrian Sitaru pose sa caméra au cœur d'un repas de famille. Et met sur la table le passé trouble d'un père à l'époque de Ceausescu.



LE CINÉMA

Eric Neuhoff
eneuhoff@lefigaro.fr

Le déjeuner se termine. Les assiettes sont vides, les ventres pleins. C'est le moment où l'on recule les chaises, où tout le monde allume une cigarette. La famille a bien mangé. Le père est là avec ses quatre enfants. Au dessert, une grenade dégoupillée. La conversation dévie sur le passé. Dis, papa, c'était comment le communisme? Et au fait, c'est vrai ce que dit un de mes amis, que tu dénonçais à la police les femmes qui voulaient se faire avorter dans ton cabinet? Là, les convives reprennent une gorgée de vin rouge. Ça ne traîne pas. Sitaru nous plonge d'emblée au cœur du problème. Il n'y a rien de plus difficile à filmer qu'une scène de repas, sauf peut-être un match de boxe ou une partie de poker.

Le réalisateur met de l'huile sur le feu. La caméra passe d'un personnage à l'autre, avec une fébrilité d'écureuil. Le père reconnaît la chose. Pas question pour lui de s'excuser. Il avait ses raisons. Elles étaient morales. Il n'en démord pas. Le ton monte. On a des gestes qu'on risque de regretter. Toute sa progéniture lui tombe dessus. Il part de chez lui en claquant la porte. Les uns et les autres se regardent, effarés. Ceausescu n'explique pas tout.

Sitaru fonce dans le vif du sujet. On se demande par quel miracle il va pouvoir maintenir la cadence. Il a des atouts dans sa manche. Il faut découvrir petit à petit qui est qui. Il y a des jumeaux (fille et garçon). Ça, d'accord. Surprise: leur mère ne voulait pas d'eux. Que se serait-il passé, hein, s'il avait accepté de s'en débarrasser? Cela grimace. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Le cinéaste nous en réserve une de



Un repas de famille au cours duquel la conversation va dévier sur le passé, telle une grenade dégoupillée. DAMNED FILMS

taille. Elle donnera lieu à des hauts et des bas, produira des cris et des larmes.

Au cinéma, les cas de conscience ne sont pas de mauvais ingrédients. L'astuce consiste à ne presque pas quitter cet appartement où l'on dort ensemble par manque de place (hum), où les lits superposés ne sont pas faits pour des gamins. Sinon, on va en boîte de nuit et on en sort, hagarde, bourrée d'alcool et de substance illicite. Cela a parfois du bon, malgré tout, d'avoir un père médecin. On vérifie que, Securitate ou pas, il faut de tout pour faire un monde.

Le film mêle des sentiments contradictoires, violents, éphémères. Il en résulte un beau portrait de groupe, une vaste engueulade en zigzags. On sonde les âmes et les reins. Chacun finit par avoir les mêmes soucis. Les opinions se

retournent comme un gant. Impossible de préciser pourquoi, mais certains feront moins les malins, maintenant. Cela se conclut par un repas, évidemment. Les plats et les insultes volent. Jusqu'à la dernière image, toute de philosophie et de désabusement.

Cassavetes sans illusions

Quelle claque! Sitaru s'est inspiré d'une pièce de théâtre. Les acteurs ont répété pendant un an. Le tournage s'est déroulé à une allure folle, avec des moments d'improvisation. La réussite éblouit. Cassavetes n'est pas loin, mais un Cassavetes qui aurait perdu ses illusions sur la nature humaine. Et ces comédiens! Leur performance nous saisit d'admiration. Ils n'ont pas peur d'être laids, rougeauds, insupportables, tou-

chants. Leur brutalité cache un désarroi sans fond. Le clair et l'obscur règnent sur ces gens qui n'arrivent pas à se détester. Quelle puissance supérieure voudrait régler un tel micmac?

Le cinéma est là pour ça. Il va falloir qu'ils se calment. Les réalisateurs roumains ont déjà enflammé le Festival de Cannes avec *Sieranevada* et *Baccalauréat*. Cet *Illégitime* déboule sans prévenir. Il a la force d'une comète qui ne cesserait pas de briller.



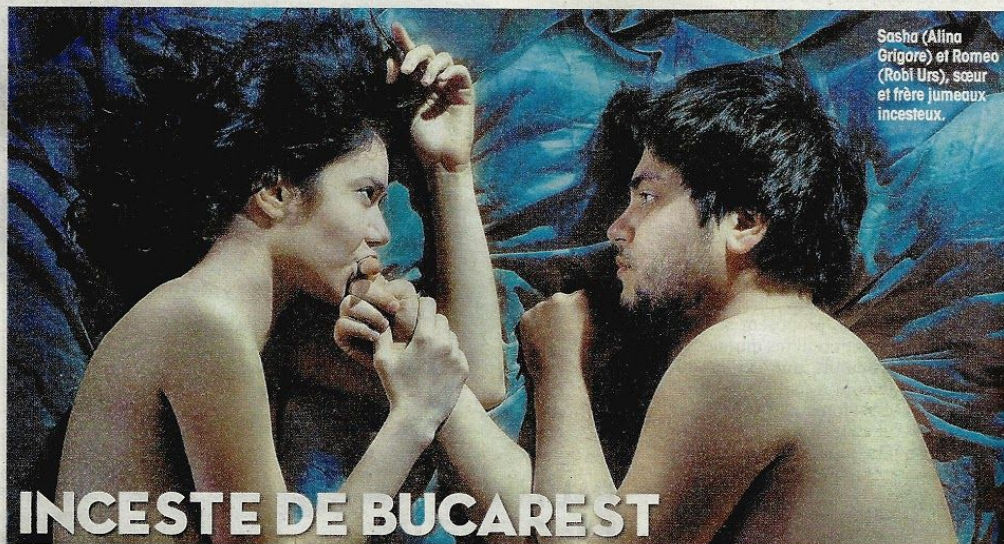
« Illégitime »

Drame d'Adrian Sitaru
Avec Alina Grigore, Adrian Titieni,
Robi Urs, Bogdan Albulescu
Durée 1h29

■ L'avis du Figaro: ●●●●



PAR ÉTIENNE
SORIN
esorin@lefigaro.fr



Sasha (Alina Grigora) et Romeo (Robi Urs), sœur et frère jumeaux incestueux.

INCESTE DE BUCAREST

APRÈS CANNES, OÙ LES RÉALISATEURS ROUMAINS ÉTAIENT À LA FÊTE. «ILLÉGITIME» D'ADRIAN SITARU CONFIRME LA VITALITÉ D'UN CINÉMA À LA FOIS INTIMISTE ET POLITIQUE. ICI, L'AMOUR ENTRE UN FRÈRE ET UNE SCEUR FAIT VACILLER LES CONVICTIONS D'UNE FAMILLE. PASSIONNANT.



ILLÉGITIME
Drame d'Adrian Sitaru.
AVEC:
Alina Grigora, Robi Urs,
Adrian Titieni...
DURÉE:
1 h 29.

Au dernier Festival de Cannes, le roumain était la langue la plus parlée après l'anglais et le français. On pouvait y découvrir en compétition deux longs-métrages (*Baccalauréat* de Cristian Mungiu, *Sieranevada* de Cristi Puiu) et un court-métrage (*4:15 PM. The End of the World* de Gabi Virginia Sarga), un film en sélection officielle à Un certain regard (*Dogs* de Bogdan Mirica) et un court-métrage à la Cinéfondation (*All Rivers Run to the Sea* d'Alexandru Badea). Sans compter deux coproductions: la sensation *Toni Erdmann* de l'Allemande Maren Ade, tourné en grande partie à Bucarest et injustement oublié du palmarès, et *Album* de Mehmet Can Mertoglu, coproduit avec la France et la Turquie, à la Semaine de la critique.

Et Cristian Mungiu, chef de file de cette nouvelle vague passionnante née dans les années 2000, est encore une fois reparti de Cannes avec un prix. *Le Baccalauréat* de ce premier de la classe a été récompensé du Prix de la mise en scène. En 2012, il avait obtenu le Prix du meilleur scénario pour *Au-delà des collines*. En 2007, il se faisait un nom en remportant la palme d'or pour *4 mois, 3 semaines, 2 jours*, récit glaçant d'un avortement clandestin dans la Roumanie communiste. Ce thème est au cœur d'*Illégitime* d'Adrian Sitaru, présenté à la Berlinale dans la section Forum. Sitaru n'est pas le plus connu des cinéastes roumains – de ses trois premiers longs-métrages, seul *Picnic* est sorti en France en 2008. Il n'est pourtant pas le moins intéressant.

Illégitime s'ouvre par un repas de famille. Victor, père et veuf (le formidable Adrian Titieni, encore dans un rôle de *pater familias* médecin après *Baccalauréat*), disserte sur le temps (la

notion philosophique, pas la météo) avant de se faire prendre à partie par le fils aîné, Cosma. Le nom de Victor apparaît sur une liste d'indics de la Securitate de Ceausescu. Le patriarche répond qu'il n'a fait qu'empêcher des avortements illégaux. Ses autres enfants, Sasha et Romeo, sœur et frère jumeaux de 22 ans, lui demandent aussi des comptes. Les hommes en viennent presque aux mains. Seule Gilda, dépressive et bigote, défend son père.

SORTIR LES CADAVRES DU PLACARD. On se croit en terrain connu. Le cinéma roumain post-communiste continue de sortir les cadavres du placard. Mais Sitaru réserve bien des surprises au spectateur. On retrouve Sasha et Romeo dans le même lit. Le frère et la sœur font l'amour. Le lendemain matin, Sasha veut cesser cette relation qui dure depuis un moment. Plus tard, on comprend qu'elle est enceinte de son frère. Cosma et Sasha vont annoncer la nouvelle à Victor. Le père est d'abord heureux, avant d'apprendre le nom du géniteur. Sitaru est un moraliste plein de malice et d'ironie. Les enfants jouent soudain beaucoup moins les pères la morale. Le père est alors beaucoup moins droit dans ses bottes sur la question de l'avortement. Tout cela ne pourrait être que rhétorique si Sitaru et ses acteurs ne donnaient à chaque situation une intensité et un naturel inouis. La méthode du cinéaste y est pour beaucoup. Sitaru a tourné chaque scène en une seule prise, sans aucune répétition, caméra à l'épaule. Une facture réaliste trompeuse. *Illégitime* est aussi une fable mythologique où une famille de la classe moyenne roumaine connaît les mêmes turpitudes que les dieux grecs. L'inceste à Bucarest vaut bien celui de l'Olympe. ■

Libération
Julien Gester
8/06/2016

PRÉJUGÉS

Jumeaux d'amour

Dans la lignée du prolifique cinéma d'auteur roumain, «Illégitime» trace sa voie en creux avec une troublante histoire d'inceste.

Qui suit avec un peu d'assiduité le déferlement soutenu de films d'auteur roumains depuis une dizaine d'années ne peut qu'être transi par un sentiment de déjà-vu face aux premières minutes d'*Illégitime* d'Adrian Sitaru – découvert en 2009 avec *Picnic*. La façon de cadrer habitacles de voiture et appartements de famille, le choix des situations (ou les apparences qu'elles se donnent), l'un ou l'autre visage déjà croisé à plusieurs reprises, la matière d'une quotidienneté médiocre galvanisée par la mise sous tension d'un rapport moral, la liquidation sans fin des débris culturels de l'ère communiste, le motif de l'IVG comme révélateur d'une disparité de valeurs... A voir la première scène – un repas de famille qui vire au pugilat lorsque le patriarche avoue avoir pris une part active à la politique anti-

avortement de Ceausescu – on croirait d'abord que l'on doit *Illégitime* à quelque machine qui aurait ingéré, décodé et colligé les films de Cristi Puiu (*la Mort de Dante Lazarescu*), Cristian Mungiu (*4 Mois, 3 semaines, 2 jours*) ou Corneliu Porumboiu (*le Trésor*) à l'état de synthèse algorithmique.

Mais le principal tour du film de Sitaru consiste précisément à faire mine, avec une science certaine du plan-séquence nerveux, d'adopter les manières de tout le monde pour relater une histoire qui échappe à l'ordinaire de la fiction et de son jugement : celle de la passion incestueuse nouée entre un frère et une sœur jumeaux, éclatée au grand jour lorsque cette dernière tombe enceinte. L'affaire s'étire avec une malice qui renvoie les personnages dos à dos, et le spectateur à l'inanité de ses postulats, sans que le cinéaste semble se départir jamais d'une certaine hauteur pour s'engager tout à fait à leurs côtés.

JULIEN GESTER

ILLÉGITIME d'ADRIAN SITARU
avec Alina Grigore, Adrian Titieni... 1h 29.

L'Humanité
Dominique Widemann
08/06/2016

CINÉMA

Les lois de la morale filmées en double jeu

Le réalisateur roumain Adrian Sitaru aborde les tabous de l'inceste et de l'avortement dans un conte où chacun cherchera sa vérité. Le film divise et c'est tant mieux.

ILLÉGITIME,
d'Adrian Sitaru
Roumanie, 1 h 26

Si l'on appose « avortement », « cinéma » et Roumanie » sur une même ligne, vient tout de suite à l'esprit *Quatre mois, trois semaines, deux jours*, film de Cristian Mungiu qui vaut à son auteur la palme d'or en 2007.

Plus récemment, à Cannes encore, *Sieranevada*, le formidable huis clos familial réalisé par Cristi Puiu, mettait en scène avec brio ce qui se joue derrière les portes. Sans autre comparaison, *Illégitime*, quatrième long métrage d'Adrian Sitaru, inscrit ces thèmes dans ce pays, les circonscrit au cadre d'une famille d'aujourd'hui, augmente le tabou de l'inceste de celui de l'avortement. Tout commence ou presque par une réunion de famille qui vira à un affrontement de plus en plus inéluctable. Le tableau initial n'en laissait rien présager. Victor, le patriarche (Adrian Titieni), reçoit ses enfants autour d'un repas généreux. La soixantaine, Victor est obstétricien. Son fils aîné, Cosma, est lui aussi médecin. Une fille, Gilda, et un couple de jumeaux, Sasha et Romeo, viennent compléter l'escabeau de cette fratrie dont tous ne seront pas rapidement identifiables en leurs rôles et places. Entre poire, fromage et bons vins, petits aphorismes et préceptes profonds que l'on débite en ces occasions, une ligne de tension va étinceler. Sasha a découvert sur Internet qu'à l'époque de Ceausescu, Victor aurait empêché des avortements et dénoncé les femmes qui

tentaient d'y recourir. Non seulement Victor ne nie pas, mais au-delà des fameux éléments de contexte, il revendique une conviction profonde et toujours ancrée. Confrontés à l'impardonnable, les enfants s'emballent. Victor pète les câbles au point de quitter son propre domicile. Non sans avoir lâché sa flèche du Parthe. Il aurait bataillé pour que les jumeaux voient le jour, à l'encontre de leur mère qui ne voulait pas poursuivre sa grossesse. Décédée, elle ne peut témoigner.

D'une illégitimité à l'autre, le centre va se déplacer vers Sasha. Elle et Romeo s'aiment d'amour, complice et charnel. Elle ne peut pas s'en échapper. Lui ne veut pas. Elle se retrouve enceinte. Quels choix à l'aune de cette filiation incestueuse, ultime écueil légal, moral, social ? Adrian Sitaru se garde de prêcher, filmant la vérité de chacun de ses personnages au plus près, caméra à l'épaule et sans artifice à la manière de Dogma. Tourné en deux semaines dans un appartement d'où l'on ne sort qu'à des moments significatifs, *Illégitime* n'est pas entièrement écrit. Il devient loisible aux acteurs comme au cinéaste d'user des marges de l'improvisation, au bénéfice d'une mise au présent des situations, au risque de failles. Et il y en a. L'éventail de ce temps donné se déplie sous nos yeux perplexes, à peine retenu d'un côté d'une ombre de passé pas simple, de l'autre par un soupçon d'avenir obstrué. Découpage et montage préservent l'inattendu. La séquence finale est l'une de ces scènes de brassage de tous les arguments moraux incarnés, source pour le spectateur des remous de l'ambivalence. ♦

2002
ADRIAN SITARU
A TRAVAILLÉ
AVEC COSTA-GAVRAS
SUR LA RÉALISATION
DE SON FILM
AMEN.

DOMINIQUE WIDEMANN

Le Canard enchaîné

David Fontaine

08/06/2016

Le Cinéma

Illégitime

(Famille, je vous hais... moi non plus !)

AU cours d'une conversation arrosée, à table, un médecin roumain, sous le feu des questions de ses grands enfants, est contraint d'avouer avoir adhéré à la politique anti-avortement de Ceausescu... Or ce premier scandale cache un autre scandale, plus tabou encore : l'amour fusionnel entre deux de ses enfants, un jumeau et sa jumelle.

Tout commence par un dialogue authentiquement philosophique sur la nature du temps... Il y a bien une école roumaine du drame familial à huis clos, où fermentent les passions, où s'élaborent les scènes d'explications et où se dessinent des choix moraux impitoyables. Filmant en longs plans-séquences, la caméra sonde les cœurs et les reins, met en lumière la responsabilité de ce paterfamilias irascible qui se prend pour Dieu – mais un dieu qui s'absente – et enregistre cruellement l'inavouable qui affleure.

Même s'il s'inspire d'une pièce écrite par sa jeune actrice Alina Grigore, le réalisateur Adrian Sitaru, qui a tourné des prises uniques semi-improvisées, semble marcher sur les brisées de son aîné Cristi Puiu, dont le dernier film, « Sieranevada », sélectionné à Cannes, met aussi en scène un ouragan familial. Tandis que l'excellent acteur Adrian Titieni joue éga-



lement le rôle du père dans l'autre film roumain de Cannes, « Baccalauréat », de Cristian Mungiu, qui déploie de son côté un cruel dilemme familial.

Ils sont fous, ces Roumains ? ou follement talentueux ?

David Fontaine

France Musique

La Matinale

Xavier Leherpeur

08/06/2016 à 8h48

<http://www.francemusique.fr/emission/la-chronique-cine/2015-2016/illegitime-d-adrian-sitaru-celui-qu-attendait-de-serge-avedikian-06-08-2016-08-48>



LA CHRONIQUE CINÉ

LE MERCREDI À 8H48

réécouter

podcast

"Illégitime", d'Adrian Sitaru, "Celui qu'on attendait", de Serge Avédikian

le mercredi 8 juin 2016



ÉCOUTER L'ÉMISSION disponible jusqu'au 05/03/2019

podcast 

Télévision

Ciné +
Par ici les sorties
Franck Vallières
Diffusion le 7/06/2016

<http://www.cineplus.fr/pid5795-toutes-les-videos.html?vid=1398414>

I-télé
Xavier Leherpeur
diffusion le 9/06/2016 à 7h55

La Vie.fr
Françoise Ricard
08/06/2016

http://www.lavie.fr/culture/cinema/diamant-noir-folles-de-joie-celui-qu-on-attendait-etc-les-films-d-e-la-semaine-07-06-2016-73659_35.php

Illégitime

d'Adrian Sitaru, avec Alina Grigore, Robi Urs

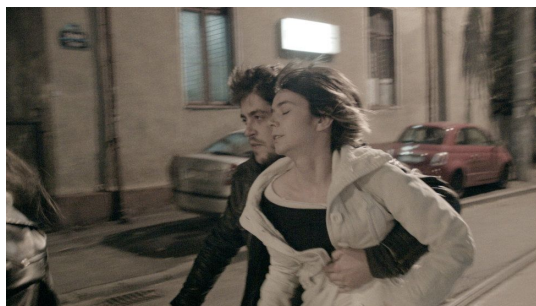
Roumanie, 1h29

La Vie aime beaucoup

Tourné en 12 jours, sur un mode quasi documentaire, ce film nous immerge d'emblée dans une famille, en Roumanie, aujourd'hui. Un déjeuner, quatre enfants autour de leur père, médecin, veuf depuis peu. La caméra filme au plus près des visages qui se ferment, se durcissent, au fil des révélations et des conflits qui affleurent. Le spectateur est assis là, aux côtés de Sasha, Cosma, Romeo, Gilda, et les suit des yeux, comme devant un match, jusqu'à épuisement des munitions, jusqu'au dénouement, aussi ambigu que bouleversant. Parce que « dans la vie nous n'avons pas la possibilité de vivre le même moment une seconde fois », explique le réalisateur, ses acteurs ne savaient jamais comment leur scène finirait. On est soufflés par l'intensité de l'interprétation et la force des dialogues au service d'une histoire familiale marquée par des non-dits terribles - avortement, inceste, trahison. Entre Festen et Mommy pour l'incandescence des sentiments, ou le trop méconnu Nos enfants pour le traitement sans concession de la famille, Illégitime est un film coup de poing. sur les choix, la morale et le passage du temps qui, peut-être, efface tout. *(Françoise Ricard)*

Critikat
Morgan Pokée
7/06/2016

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/illegitime.html>



© Damned Distribution

Illégitime

ILEGITIM

réalisé par **Adrian Sitaru**

Le calendrier des sorties joue assez mal contre *Illégitime*. En effet, le voir débouler sur les écrans français aujourd'hui nous replonge involontairement (et malgré nous) dans les salles du dernier Festival de Cannes où l'on a pu voir en compétition deux représentants de la « Nouvelle Vague roumaine ». Il est pour le moins troublant de retrouver, dès la seconde scène du film d'Adrian Sitaru, l'acteur du *Baccalauréat* de Cristian Mungiu, Adrien Titieni dans le rôle du patriarche, d'un côté, et, de l'autre, le dispositif du repas virant au règlement de comptes du *Sieranevada* de Cristi Puiu. Hélas on ne retrouvera dans *Illégitime* ni la rigueur formelle de l'un, ni la causticité morale de l'autre. Cette collision de regards, qui évidemment n'a rien de calculé, dit pourtant bien une certaine tendance du cinéma roumain à ressasser indéfiniment les mêmes formules festivières que l'on pourrait résumer grossièrement à un refoulement du passé politique du pays qui ressurgit opportunément pour mieux exploser dans le giron du cocon familial. Mélanger en quelque sorte la grande Histoire roumaine à la petite histoire de la chronique intimiste cloîtrée entre les quatre murs des appartements délavés hérités du régime de Ceausescu.

Sans vouloir faire de mauvais procès à *Illégitime*, il est consternant de le voir se rattacher ainsi aux grosses ficelles de son cinéma national. Ce n'est pas que le film soit pire qu'un autre, il a même des qualités : une direction d'acteurs qui balance entre une hystérie mordante et une retenue bienvenue, témoignant d'une

réelle capacité à semer le trouble au sein même de ces scènes – on peut ainsi songer aux différents décloisonnements que le film fait subir à ses personnages contraints de dévoiler leurs sentiments. Cependant, le cinéaste semble tellement appliquer scolairement une recette déjà éprouvée que celle-ci, une fois passée au tamis d'une mise en scène abdiquant devant son scénario, n'accouche que d'un pénible ersatz de *Festen*. Ici, l'ambiguïté d'*Illégitime* passe par deux tensions que Sitaru essaye vainement d'entrechoquer : la découverte du passé anti-avortement d'un père par ses enfants tandis que deux d'entre eux (Romi et Sacha) mènent, à leur corps défendant, une relation incestueuse. Et le cinéaste de raccorder ces deux questionnements moraux lorsqu'on apprend que la sœur est enceinte de son frère. Le dilemme de l'IVG sera alors le point focal du film – dilemme mené tambour battant par le truchement d'une mise en scène moins concentrée sur ses faux plans-séquences distribués comme autant de blocs de discussions qu'acharnée à les découper hasardeusement pour donner des effets de réel documentarisés. Il en va ainsi du rapport d'*Illégitime* à la gestion de la musique : sans doute fallait-il se méfier dès la première scène où l'on voyait la jeune tribu en voiture sur le chemin du repas au son de *La Lettre à Élise* de Beethoven. L'esprit de sérieux contaminait déjà le projet de Sitaru en le plaçant sous les auspices d'une tragédie dont la conclusion serait aussi inéluctable que la mélodie implacable du compositeur allemand. À ce jeu-là, *Illégitime* cale souvent sur ses enjeux, se rêvant plus universel que ne l'est son petit scénario familialiste qui ne fait que buter sur son naturalisme d'apparat.

<http://www.lepasseurcritique.com/critique-film/illegitime-.html>

Illégitime



Dans *Illégitime*, Adrian Sitaru entraîne son audience au cœur de complications familiales tendues, sur fond de matière froide et pluvieuse. Plusieurs enfants découvrent des révélations choquantes sur le passé de leur père, puis, Roméo et Sasha, jumeaux, s'adonnent sans pouvoir résister à une passion « amoureuse ». Le film aborde la dérangeante question de l'inceste en la liant au thème de l'avortement dans le paysage politique et social roumain. Alors, la sortie de la salle obscure ne se fait pas sans séquelles ...



Sans gêne

Roméo, encore perdu dans un amour interdit, aime Sasha, sa sœur jumelle. L'amour est consommé, pailleté d'une complicité sans égal. Le réalisateur filme cette passion illicite sans intention de choquer. Il opte pour un naturalisme frontal, dénué de gêne. Cette absence de provocation révèle la finesse de mise en forme du cinéaste tout en bâtissant un rempart déstabilisant pour les spectateurs. Un voile de confusion se pose alors sur la pellicule : sommes-nous témoins d'une ode à la liberté ? Résister à ses pulsions, voilà ce qui serait vraiment contre nature ? Le réalisateur brouille la lisibilité de ses messages avec un naturel glaçant et pousse le public à se questionner, à se raisonner le temps de la fiction puis à l'infini.



Autocensure ?

Pour rendre le tabou de l'inceste encore plus déroutant, le réalisateur le fusionne intimement avec celui de l'avortement. Ici encore, une opacité sur les intentions du cinéaste est volontairement posée et les actes des personnages font face au libre arbitre du public, perdu dans la linéarité de la morale. L'absence décomplexée de prise de parti du réalisateur fait, non sans contradiction, la force d'*Illégitime*. Mais est-elle réelle ou camouflée ? En refusant d'intégrer l'avortement de Sasha au scénario, Sitaru critique sûrement (et sournoisement) l'héritage anti-avortement qui domine les mœurs en Roumanie. La technique maîtrisée du cinéaste pour brumer ses intentions s'apparente sous quelques aspects à de l'autocensure. En effet, l'hypocrisie d'un gouvernement, ici personnifiée par le personnage du père, peut être dénoncée ainsi : montrer et blâmer l'inceste pour mieux cautionner son fruit.



Une jeunesse étranglée

Au delà de provoquer un malaise certain, *Illégitime* dessine également de contours gris une jeunesse roumaine révoltée par les figures austères de son passé. Sitaru filme des enfants qui tentent de tuer le père, de détruire les ruines trop résistantes d'une société qu'ils refusent. Les comédiens incarnent cette fougue avec un naturalisme qui passe de la candeur à la gravité sombre sans fausses notes. Puis, le réalisateur choisit d'étancher leur soif en étouffant leur rébellion dans le cadre d'une photo de famille qui fait guise d'épilogue ... Finalement, la provocation s'invite, mais trop tard.

Film de Culte
Grégory Coutaut
7/06/2016

<http://www.filmdeculte.com/cinema/film/Illegitime-6154.html>

Illégitime



Note FilmDeCulte : 4 étoiles sur 6

Lors d'un repas de famille, quatre frères et sœurs découvrent le passé polémique que leur père leur a caché. Tandis que cette révélation divise la famille, un autre scandale surgit...

SCANDALE DANS LA FAMILLE

Illégitime met les pieds dans le plat, et s'ouvre illico sur une de ses scènes les plus fortes: un repas de famille qui dégénère en à peine quelques minutes. Les enfants apprennent que sous Ceaușescu, le père a dénoncé à la police des femmes qui cherchaient à se faire avorter, et ce dernier n'éprouve aucun remord, bien au contraire. En quelques phrases, nous voilà plongés directement dans le bain. Pas le temps, comme le ferait un film classique, de nous expliquer de A à Z qui ici est le fils, le frère ou le petit ami de qui (un trouble volontaire et pas anodin), pas le temps pour la tension de grimper qu'elle explose déjà à la figure de tout le monde. On pourrait se croire en terrain cinématographique connu: celui du règlement de compte familial, filmé caméra à l'épaule comme en immersion. Mais (tout en s'en tirant particulièrement bien sur ce terrain) **Illégitime** n'a pas tiré toute ses cartouches.

Plutôt qu'à un scénario rigide et explicatif, le réalisateur roumain Adrian Sitaru fait confiance à l'improvisation de ses comédiens. Cela ce sent dans certaines scènes où l'attention se dilate un peu, où la nervosité de l'ensemble paraît ralentir et renaître parfois à l'intérieur d'un même dialogue. Mais

cela donne surtout une force et véracité bienvenue à ces problèmes familiaux qui aurait pu paraître excessif dans un film plus classique. Sitaru a ainsi combiné au fil du tournage plus de dix heures de rush. Il est dès lors remarquable qu'au milieu de tout cela ait émergé au final une structure narrative aussi singulière. Passée son ouverture tendue, **Illégitime** semble curieusement perdre de vue son sujet choc. Mais à ce dernier répond un second sujet choc, que nous préférons ne pas révéler ici. Celui-ci (encore plus dingue) se dévoile peu à peu, prenant de plus en plus le pas sur l'histoire du père, jusqu'à culminer dans une scène finale de règlement de compte, en miroir de la toute première.

La précieuse tension d'**Illégitime** possède une curieuse forme de circonflexe inversé, avec ces deux scènes explosives placées en tout début et fin de film, avec son ventre un peu mou où s'opère ce troc progressif de sujets tabous. A première vue, l'échange en question peut prêter à confusion, et susciter des doutes quant au point de vue du réalisateur. Dans un retournement d'une ironie très cruelle, les enfants de cette famille (dont on ne pouvait qu'approuver la rébellion envers un père criminel) se retrouvent à leur tour en position d'être moralement condamnés. Dès lors, qui a raison et qui a tort? Qui sont les salauds? Cette punition des enfants ingrats pourrait faire passer le film pour complètement réac, mais ce serait nier à Sitaru sa malice, sa capacité à avoir un tour d'avance.

Il faut attendre véritablement le tout dernier plan pour trouver dans sa composition la confirmation qu'**Illégitime** se situe du bon côté. Le plan a beau être quasi immobile, il témoigne à lui tout seul qu'un style cru et sur le vif ne veut pas dire absence de mise en scène. C'est presque un clin d'œil amical au spectateur, rassuré d'être arrivé sain et sauf au bout de ce grand huit moral. Au final, la seule morale du film est qu'il est vain et dangereux de vouloir jouer à la police de la morale, quel que soit le sujet. Cette leçon valait bien le prix de l'ambiguïté.

Publikart
Sébastien Mazurkiewicz
3/06/2016

<http://publikart.net/illegitime-dadrian-sitaru-peur-vide/>

Illégitime d'Adrian Sitaru ou la peur du vide

Par Stanislas Claude -

Juin 3, 2016



Illégitime, film d'Adrian Sitaru, Copyright Damned Distribution

Illégitime d'Adrian Sitaru ou la peur du vide

Illégitime est un film roumain d'**Adrian Sitaru**, un vrai bâton de dynamite dont l'explosion est prévue pour le 8 juin. Le film ne baisse pas de rythme 1h30 durant avec une série de déflagrations familiales qui laissent le spectateur pantois. Les secrets se dévoilent, les masques tombent et pas un personnage n'est épargné par les outrances du scénario. Une famille peut-elle survivre à l'usurpation des règles morales qui fondent les liens de la fratrie ? Le film interroge sur le sens du sacré et de l'identité dans le cadre familial avec une sincérité qui interpelle...

Un repas familial dégénère tandis que le passé trouble du père fait surface. La dispute qui en résulte n'est que le premier niveau de la catastrophe qui n'annonce. La divulgation en chaîne de secrets soigneusement cachés sous les attitudes habituellement convenues va confronter les membres de la famille à des choix moraux inédits. Passé trouble du père sous Ceausescu, opinions divergentes sur la question de l'avortement et surtout relation entre frère et soeur jumeaux font

craindre le pire pour le fragile équilibre familial.

Après 5 ans d'absence, **Adrian Sitaru** revient avec un 6e film qui choisit délibérément le choc frontal. Collusion avec un régime dictatorial, avortement, inceste, le film pourrait enchaîner les sujets brûlants jusqu'à saturer les spectateurs. Et pourtant le film se suit comme un passionnant thriller sociologique. Avec une absence totale d'effets visuels et d'AR dans le temps, la narration reste limpide grâce à sa simplicité. Les malaises et incompréhensions interrogent sur la capacité de chacun à envisager l'incompréhensible. Les tabous fondent des règles de vivre ensemble même si eux mêmes sont susceptibles d'évolution. L'avortement était encore interdit il y a peu, l'homosexualité était passible de peine de prison jusqu'en 1982 en France. Un exemple récent : Le conseil d'éthique allemand a proposé en septembre 2014 de dépénaliser les relations sexuelles en frère et soeur adultes (tout en recommandant de durcir les sanctions dans les cas de relations incestueuses avec un mineur).

Ces quelques exemples mettent un cadre pour un film qui propose allègrement d'en sortir. Pour une surprise continue tout le film durant. Le sens du *sacré* dans la famille est battu en brèche avec ces échanges de coups entre père et fils, ces relations charnelles entre frère et soeur et cette surprise additionnelle. Le film pourrait se contenter d'être simplement licencieux voire scabreux et pourtant il réussit à captiver. Par sa mise en scène nue et littérale, il abolit la distance et fait pénétrer dans l'intimité de ce cercle familial. Frères, soeurs, père, tous basent leur identité sur des rapports normés et des repères partagés. Quand un nombre significatif d'entre eux se retrouvent annulés, la peur du vide laisse craindre une fin de la société humaine. Et pourtant, le film insiste sur l'empathie fraternelle inaliénable pour sortir de l'ornière... Les acteurs mettent tous l'accent sur la sobriété même au plus fort de la crise, du grand art.

Cet *Illégitime* est un moment de cinéma puissant, perturbant mais également pertinent. Parce que le cinéma devrait toujours pouvoir se faire poser des questions sur ce qui fonde notre existence, ces vérités jamais interrogées... parce que la norme souffre des exceptions... acceptables ou pas, telle est la question.

Culturebox
Jacky Bornet
08/06/2016

<http://culturebox.francetvinfo.fr/cinema/critiques/illegitime-inceste-et-secrets-de-famille-en-roumanie-240839>

"Illégitime" : inceste et secrets de famille en Roumanie

Par **Jacky Bornet** @Culturebox Journaliste, responsable de la rubrique Cinéma de Culturebox

Publié le 08/06/2016 à 10H58



Alina Grigore et Robi Urs dans "Illégitime" d'Adrian Sitaru

© Damned Distribution

Le cinéma roumain a le vent en poupe, on a pu le vérifier au dernier Festival de Cannes. Il est devenu l'un des premiers d'Europe, en terme quantitatif et qualitatif, depuis la révélation de "4 mois, 3 semaines et 2 jours" de Christian Mongiu, Palme d'or 2007. Adrian Sitaru se situe dans la continuité, avec "Illégitime", lui aussi, sur un sujet social et familial.

LA NOTE CULTUREBO

3/5

Deux pièces-cuisine

"Illégitime" s'ouvre sur un repas de famille qui tourne court suite à la révélation du rôle du père dans la répression contre l'avortement, interdit par le régime Ceausescu. Un secret de famille qui en cache un autre.

Celui de l'amour incestueux entre Roméo et Sacha qui vivent avec leur deux autres frère et sœur dans un deux pièces-cuisine. La situation va devenir explosive quand Sacha découvre qu'elle est enceinte de son frère. Impossible dès lors de cacher la situation, faut-il ou non garder l'enfant ? La question et sa résolution recouperont toute la problématique exposée en introduction, dans un récit circulaire élégant.

Une construction bien minutée, porteuse d'un drame familial et sentimental servi sans anicroche par tous les acteurs, notamment Alina Grigore, dans le rôle de Sacha. Le scénario, très minutieux, part d'une pièce de théâtre. Cette source donne la priorité aux dialogues, peut-être un peu trop. "Illégitime" est effectivement un peu bavard. S'ajoutent la prépondérance d'intérieurs exigus comme cadre de l'action, et des plans majoritairement rapprochés, pour créer un climat claustrophobique étouffant. Mais ce parti-pris de mise en scène ne participe-t-il pas du sujet ?

Brut de décoffrage

Le début du film pourrait faire penser à "Festen" (1998) de Thomas Vinterberg. Mais Adrian Sitaru refuse la comparaison car, selon lui, un secret de famille ne se résout pas en une journée, mais demande du temps et un long processus pour être éventuellement digéré. C'est en effet tout le processus à l'œuvre dans "Illégitime". Ce père et ses quatre enfants doivent faire face à des choix moraux et existentiels cruciaux. Cette tension génère un certain suspense dans l'expectative des réactions de chacun, projeté face à des situations inextricables. Cela prend du temps.



"Illégitime" d'Adrian Sitaru

© Damned Distribution

Adrian Sitaru ne choisit pas la facilité. Son film a un côté "brut de décoffrage", hors de tout aspect séduisant, par le cadre de l'action et les rapports conflictuels. L'amour entre Sacha et Roméo est bien réel, comme un peu de soleil dans l'eau froide. Mais il est incestueux : dérangeant. Tout est divisible par deux dans "Illégitime" : deux frères, deux sœurs, deux appartements, le pour et le contre... Si le père est veuf, sa voix vaut pour deux. Il y a comme un constant va-et-vient qui chemine progressivement vers une résolution qui n'est pas forcément celle que l'on attendait.

Il était une fois le cinéma

Jean-Max Méjean

08/06/2016

<http://www.iletaitunefoislecinema.com/critique/6964/illegitime>

Illégitime



Un film de Adrian Sitaru

Avec Alina Grigore, Adrian Titieni, Robi Urs, Bogdan Albu

Nouveau film roumain épatant, "Illégitime" navigue en eaux troubles pour faire un bilan pas très reluisant des relations familiales.

Article de Jean-Max Méjean ★★☆☆☆

Après *Le Trésor* de Corneliu Porumboiu, prix Fipresci au festival d'Athènes 2015, voici un autre film roumain qui confirme, si nécessaire, la grande vitalité du 7e Art dans ce pays. La Roumanie, disons-le et répétons-le, devrait donner des leçons de courage artistique aux producteurs et réalisateurs français qui permettent de dégager des milliers d'euros pour réaliser par exemple une daube comme *Five* d'Igor Gotesman, film grossier, vulgaire et inutile. Mais n'ouvrons pas les vannes d'un débat sur l'utilité du cinéma. *Illégitime* s'inspire puissamment du genre Dogma en continuant à en respecter plus ou moins les règles strictes alors que les cinéastes danois les ont abandonnées. Le film commence d'ailleurs comme *Festen* de Thomas Vinterberg (1998), tant sur le plan du thème que des couleurs marronnasses pour traduire une ambiance glauque. Une famille se réunit pour fêter autour du père veuf un quelconque événement et l'on sent déjà, ne serait-ce que dans la voiture qui conduit quatre des protagonistes à l'appartement familial, une sorte de tension non dite, mais palpable. Lors de ce fameux déjeuner, le père va faire une révélation qui va troubler les relations entre lui et ses enfants, sans se transformer en psychodrame comme dans le film de Vinterberg, mais en violente dispute. Il ne s'agit nullement de pédophilie, mais simplement de prise de position du père lorsqu'il était médecin à l'époque des Ceausescu. Délicatement et sans emphase, le film se dirige alors peu à peu vers des drames non dits, des situations pas claires entre ces frères et sœurs, jusqu'à ce qu'on découvre l'inavouable secret qui unit Roméo et Sasha, frère et sœur jumeaux, et qui va finalement installer le père dans son rôle de patriarche anti-avortement dans la scène finale de réconciliation qui clôt le film.

Ce film, réalisé en improvisation à partir d'un texte de théâtre écrit par Alina Grigore, qui interprète Sasha, la sœur jumelle dans le film, est d'une puissance intense qui tient le spectateur en haleine jusqu'à la fin. On peut se demander pourtant ce qui justifie le titre français, traduction exacte du titre roumain *Illigetim* : qu'est-ce qui est illégitime dans cette histoire familiale ? L'enfant qui naîtra de l'inceste, le rôle du père, la morale du film qui évolue vers un grinçant *happy end* au contraire d'une fin qui aurait pu être inspirée du mythe grec des Atrides ? La fin est déjà très inquiétante et mériterait discussion, surtout que le film se termine par une photo de famille presque élargie, avec, à l'écart, la fille aînée, Ema, qui semble jeter sur cette histoire un œil désapprobateur qui pourrait faire penser à la possibilité d'une suite.



Magnifique réflexion sur l'amour et la paternité, ce film basé sur le travail d'improvisation est d'une grande force qui justifie le prix CICAÉ obtenu au Forum du festival de Berlin 2016. De plus, il offre une base de réflexion et d'inspiration par la méthode de travail qui a été choisie et qu'Adrian Sitaru explique dans le dossier de presse : « *Les acteurs avaient donc ici des objectifs précis chaque jour, mais personne ne savait comment une scène finirait, et nous ne faisons qu'une seule prise pour chaque scène. Je souhaitais faire un film très proche du documentaire d'observation, mais qui soit également une fiction, un film hybride. Le montage a d'ailleurs été proche de celui d'un documentaire. Après douze jours de tournage, nous avons dix heures d'images enregistrées. Et j'ai d'abord laissé le monteur chercher et trouver sa propre histoire dans ce qui avait été tourné, avant de véritablement travailler ensemble.* »

Time out
Alexandre Prouvèze
06/06/2016

<http://www.timeout.fr/film/illegitime>

Illégitime

4 sur 5 étoiles



Un drame familial roumain, malin et original.

D'emblée le film a le mérite d'affirmer une tonalité assez singulière, plongeant le spectateur en plein cœur d'une question de philosophie morale au cours d'un repas de famille, où l'on découvre que le père, Victor (Adrian Titieni), obstétricien veuf, dénonça jadis au régime de Ceausescu les femmes venues le voir pour avorter. Dit comme ça, le daron apparaît évidemment comme une raclure. Et ses enfants sont choqués.

Sauf qu'en invoquant la loi de l'époque qui interdisait l'avortement, Victor pose une question plus complexe ; celle de la morale intime face à la légalité. C'est effectivement là tout le thème d'« Illégitime », où l'on apprend bientôt qu'une sœur et son frère jumeau, des six enfants de Victor, couchent ensemble. Sacrée famille, hein ? Ceci dit, jusqu'ici tout va bien. Le moment où ça dérape, c'est quand elle se rend compte qu'elle est enceinte.

Si le propos d'« Illégitime » peut rappeler celui de « 4 mois, 3 semaines, 2 jours » de Cristian Mungiu (l'interdiction de l'avortement dans la Roumanie encore récente, son carcan politique et social...), le ton en est très différent. Sans se croire tout à fait dans un film de Bruno Dumont (« Ma loute »), l'inceste lui-même passe ici presque comme une lettre à la poste. Les personnages ne s'offusquent pas outre-mesure (ou plutôt ils ne font *ques* offusquer), préservant, chez le spectateur, le questionnement moral de départ.

Bien sûr, le scénario se déroule alors un peu à la manière d'un théorème ou d'un cas d'école, et l'on reste, jusqu'au dernier plan, dans une certaine ambiguïté. Mais la réalisation d'Adrian Sitaru (style cru, caméra au poing assez documentaire) et l'interprétation des jumeaux, Romeo (Robi Urs) et – surtout – Sasha (Alina Grigore), parviennent à faire d'«Illégitime» un film malin et original. Peut-être juste un peu moins dérangeant qu'il ne le voudrait.

PAR ALEXANDRE PROUVÈZE

Le Blog du Cinéma

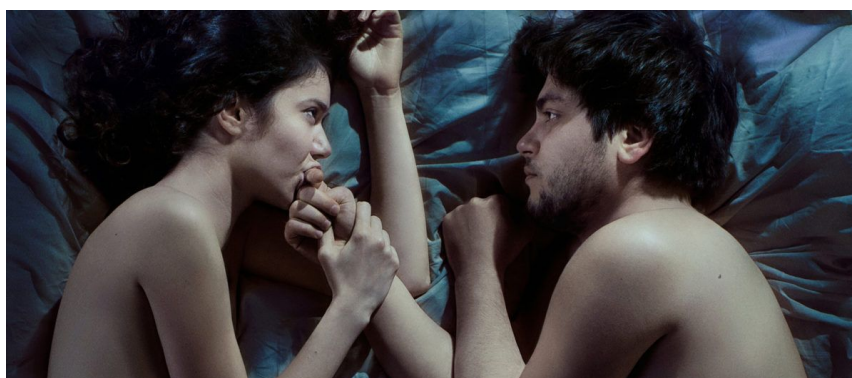
Flavien Poncet

8/06/2016

<http://www.leblogducinema.com/critiques-films/illegitime-adrian-sitaru-96337/>

« ILLÉGITIME » : en Roumanie libre

Flavien Poncet



RÉALISATION4

INTERPRÉTATIONS DES ACTEURS2.5

LUMIÈRE3.5

SCÉNARIO3.5

MONTAGE4

3.5 NOTE FINALE

Le cinéma roumain contemporain, survenu au mitan des années 2000, n'en finit pas d'affirmer son assise. Cette année encore deux grands noms étaient en compétition à Cannes (**Mungiu** avec *Baccalauréat* et **Puiu** avec *Sieranevada*). Parmi les autres auteurs illustres (**Porumboiu**, **Netzer**, **Jude**, **Muntean**, etc.), se trouve **Adrian Sitaru**. Découvert et acclamé par la critique avec *Picnic* (2007), retrouvé avec *Best Intentions* (2011), il revient avec *ILLÉGITIME* sur les écrans français, après un passage à la sélection « Forum » du Festival de Berlin.

En entrée, un repas de famille. Le décor pourrait être un cliché du cinéma français. C'est sans compter tous les signes qui nous ramènent vers les rivages roumains. Notamment lorsque vient sur la table la question du passé. L'une des convives travaille sur le développement d'un site recensant l'histoire de la Roumanie sous le communisme. Parmi ses recherches, elle a trouvé des documents sur lesquels le nom du père est mentionné. Il est nommé comme un

dénonciateur de femmes souhaitant avorter. Défenseur de la législation sous Ceausescu, le père va finir au terme de la scène par être jugé violemment par l'ensemble de ses enfants.



© Damned Distribution

De ce point de départ autour du père, de ses frasques zélées et du jugement de l'histoire, le film va glisser secrètement vers une question plus profonde sur la notion de légitimité et ce qui la différencie de la législation. Deux des enfants de la famille, des jumeaux, vont vivre une passion secrète, coucher ensemble et fatalement avoir un enfant. Par un procédé de condition extrême, le cinéaste plonge ses personnages devant un dilemme : Leur père était-il en droit, malgré la législation entendue de son époque, d'empêcher un être humain de disposer de son corps et de sa sexualité ? Plus fort : les jumeaux sont-ils en droit, malgré la grande législation humaine contre l'inceste, de s'aimer mutuellement, d'avoir un enfant ensemble et d'être acceptés ?

Conduit par ces grands thèmes et soucieux d'en faire éclore des idées et des paradoxes édifiants, **Adrian Sitaru** reste malgré tout contraint par sa médiocrité. Le film et sa mise en

scène réaliste souffrent principalement de la place apparemment laissée à l'improvisation, particulièrement dans la séquence du dîner en ouverture. Soucieux de faire respirer ses séquences et d'y insuffler un mouvement de dynamisme, dans ce geste typique du cinéma naturaliste européen, **Sitaru** laisse ses acteurs s'emporter, les gestes et les voix déborder le cadre du film, comme pour laisser sentir que la vie ressort de toutes parts. Pour l'affirmer, le cinéaste n'a pas écrit de scénario, lui préférant un simple fil rouge et un travail d'un an avec les acteurs. Il a même opté pour ne tourner qu'en prise unique. Malheureusement, inhabile à saisir les flux et les reflux du désordre, ne reste de l'histoire qu'une écume mal dégrossie, et l'apparence désagréable que l'excès d'improvisation a pris le pas sur la vérité documentaire des scènes et sur la simple vraisemblance du réel.



© Damned Distribution

Égrainant des séquences voulues comme prises sur le vif (dans un bar, en concert, dans une voiture), fondamentalement influencé par le Dogme 95, **Sitaru** oublie ce que **Von Trier** ou **Vinterberg** ont appris ensuite : le Dogme n'était qu'un catalogue renouvelé de petites mécaniques de mise en scène, tout aussi artificiel que ce qu'il entendait dénoncer. Resserrant ses moyens, jouant l'appauvrissement du budget, ne se reposant que sur un minimum de latitude formelle (à l'image d'une Europe compactée par l'austérité), **Sitaru** tente la créativité par la contrainte. N'en ressort qu'un squelette d'ossature poreuse, dont les fils apparaissent. Souhaitant trouver une manière limpide, frontale et sans fioriture de mettre en scène le paradoxe de la loi (Jusqu'à quelle situation une loi devient absurde ? À partir de quand lorsque la loi n'est pas légitime, la légitimité passe avant la loi ?), **Sitaru** bascule dans l'académisme

qu'est devenu un certain cinéma roumain.

Cette cinématographie apparue, au sein des années 2000, comme le concert d'une génération de cinéastes venus regarder l'histoire roumaine avec des yeux rafraîchis, est aujourd'hui, avec un auteur comme **Sitaru**, un vivier de pompérisme. Sans jeter le bébé avec l'eau du bain, **ILLÉGITIME** comporte en germe les défauts coutumiers du cinéma roumain.

Paradoxe de plus dans une année qui semble pourtant contenir parmi ses meilleurs films **Le Trésor** du roumain **Corneliu Porumboiu**.

Flavien Poncet

Format Court

8/06/2016

<http://www.formatcourt.com/2016/06/illegitime-de-adrian-sitaru-en-salles-ce-8-juin/>

La liste des sorties en salles se poursuit sur Format Court. Après Arthur Harari, Prix Format Court à Brive 2014 avec « [Peine perdue](#) » (dont le premier long-métrage, « [Diamant noir](#) » sort en salles aujourd'hui) et Sylvain Desclous, réalisateur de « [Le Monde à l'envers](#) », Prix Format Court au Festival de Vendôme 2012 dont le premier long-métrage, « [Vendeur](#) », est toujours à l'affiche, on vous parle aujourd'hui d'une nouvelle sortie en salles d'un ancien lauréat Format Court.



Le cinéaste roumain, Adrian Sitaru, que nous avons primé en 2014 au Festival du film francophone de Namur pour son très beau film, « [Art](#) », sort son nouveau long-métrage (il en a déjà réalisé plusieurs), joliment nommé « [Illégitime](#) », aujourd'hui.

Le film est distribué par Damned Films, très proche du cinéaste (et à l'origine de la sortie en salles et en DVD d'un autre Prix Format Court, remis également au Festival de Namur, en 2013 cette fois, à « [Les Jours d'avant](#) », réalisé par le cinéaste algérien Karim Moussaoui qui prépare également son premier long-métrage).

A voir à lire
Frédéric Mignard
8/06/2016

<http://www.avoir-alire.com/illegitime-la-critique-du-film>

A nos amours

Le 8 juin 2016

Drame naturaliste au goût sacrilège du cinéma de Cristian Mungiu, *Illégitime* aborde la famille au-delà des tabous des silences rompus et de la sexualité. Une évidence qui surprend.



L'argument : Lors d'un repas de famille, quatre frères et sœurs découvrent le passé polémique que leur père leur a caché. Tandis que cette révélation divise la famille, un autre scandale surgit : Romi et Sasha, frère et sœur jumeaux, entretiennent secrètement un amour fusionnel et physique.

Notre avis : *4 mois, 3 semaines, 2 jours* a accouché d'un rejeton discipliné. Dans la rigueur naturaliste du cinéaste roumain Cristian Mungiu, le nouveau long de son compatriote, Adrian Sitaru, aborde des thèmes aussi osés que l'inceste entre frère et sœur, les fantômes peu catholiques de l'ère Ceausescu, déterrés lors d'un repas de famille fougueux, et le droit à l'avortement, problématique chère à Mungiu, qui lui a valu la Palme et la reconnaissance internationale.



D'aucuns trouveront l'approche scolaire, dans le cadrage, l'interprétation, au naturel faussement libre. Celle-ci renvoie aux déchaînements héroïques de Pialat, jusque dans l'incarnation même du paternel qui a quelques airs de ressemblance avec le cinéaste français, surtout quand le ton monte et qu'il nous convainc qu'il n'est pas là pour être aimé (quel beau personnage de salopard !). Pourtant, on retrouve bien la force intuitive de ses pairs qui accroche la narration témoin, au regard âcre. L'adaptation de la pièce de théâtre devient documentaire au sein d'un foyer où les artifices de cinéma tombent dès la première scène.

Aussi, cette énième confrontation familiale autour d'une table animée, perpétue rigoureusement ce sous-genre dramatique bien connu, faute d'avoir sa propre identité. Piquée à l'aigreur patriarcale qui fermente dans les plaies de ses enfants aliénés, comme conséquence évidente du refus de la société de dresser le bilan collatéral des années de dictature, *Illégitime* emploie toute sa force à démontrer sa légitimité cinématographique, et n'aurait vraiment pas juré au cœur de la filmo cannoise de Mingiu.

Le Stud'Orléans
Michel Blèze-Pascaud
Juin 2016

<http://www.stud-orleans.com/illegitime/>



Drame roumain d'Adrian Sitaru / sortie nationale le 8 juin /

Lors d'un repas de famille, quatre frères et sœurs découvrent le passé polémique que leur père leur a caché. Tandis que cette révélation divise la famille, un autre scandale surgit : Romi et Sasha, frère et sœur jumeaux, entretiennent secrètement un amour fusionnel et physique. Nous voilà d'emblée plongés dans un climat familial sous haute-tension à la « Festen », avec les révélations du passé du paternel sous Ceausescu. Après l'onde de choc du début et le relatif calme apparent qui suit, un second séisme va venir ébranler pour de bon cette tribu disloquée. Et enfumer notre jugement, entre un père crapuleux et des enfants immoraux. Chronique familiale acide et dérangeante, *Illégitime* tord le coup jusqu'au bout à la morale bien pensante, pour mieux mettre en lumière les tabous d'une société roumaine, encore empêtrée dans son lourd passé. **Michel Blèze Pascaud.**

Le Blog de Phaco
Thierry de Fages
6/06/2016

<http://blogdephaco.blogspot.fr/2016/06/illegitime.html>

Illégitime



Dans *Illégitime*, le réalisateur roumain **Adrian Sitaru** [*Picnic* (2008), *Domestic*(2012)] aborde le thème de l'inceste dans un long métrage psychologique au climat intimiste et étrange.

Il est inspiré d'un texte de théâtre écrit par **Alina Grigore**, qui interprète le personnage de *Sasha* dans le film. Propulsé par une forme à la fois sobre et expressive, *Illégitime* surfe entre fiction et documentaire d'observation. Ce drame familial relate une secrète liaison amoureuse, celle d'une sœur et d'un frère jumeaux (*Sasha* et *Romeo*) évoluant dans l'atmosphère confinée d'une famille roumaine composée de quatre frères et sœurs, vivant dans l'ombre d'un père veuf.



Illégitime

D'emblée, le début d'*Illégitime* plonge le spectateur dans le climat moite d'une querelle familiale, rappelant un peu l'ambiance de *Festen* (1998) du Danois **Thomas Vinterberg**. Lors d'un repas de fêtes, pour son passé trouble à l'époque de **Ceausescu**, un père est confronté aux questions acides de ses enfants. (Par Internet, ces derniers ont appris

que leur géniteur avait dénoncé - sous l'ère communiste - des femmes qui voulaient avorter clandestinement.) Questionnant la société roumaine et ses mutations sociales, le réalisateur à travers cette première scène laisse transparaître les fantômes de l'Histoire et le fossé des mentalités entre générations avec leur cortège de griefs et de non-dits. **Sitaru** est un metteur en scène qui semble prendre du plaisir à bousculer les certitudes et à provoquer une réflexion sans pour autant tomber dans les conventions cinématographiques de la provocation, du sordide ou du mélodrame.



Illégitime

Le début du film plante donc le décor douloureux de cette histoire d'amour impossible entre frère et sœur. A la fois caché et noyé dans le rythme du cocooning familial et des simples sorties amicales, l'inceste de ces deux adolescents nous est suggéré à travers la description de leur vie quotidienne. C'est la révélation par *Sasha* de sa grossesse à son entourage et l'aveu qu'elle est enceinte de son frère, qui mettra en branle la condamnation sociale par l'entourage de cet amour interdit. Par sa construction insolite, sa problématique philosophique et le choix d'acteurs au jeu aisé et naturel, *Illégitime* se révèle un film intéressant.



Illégitime

Avec un sens psychologique et un regard légèrement ironique, **Sitaru** nous suggère toute la puissance de cet étrange amour fusionnel, enraciné par l'habitude et le temps. *Illégitime* interroge d'ailleurs tout autant le mode de fonctionnement de cet amour que le regard critique de la société sur l'inceste. Il en résulte un film souvent énigmatique et pouvant intellectuellement être dérangent. Contrastant avec son début, la fin du film se révèle très surprenante. A propos d'*Illégitime* **Sitaru** précise: « Pour moi, c'est un film sur la moralité et les choix, mais aussi sur le temps et comment cet élément peut tout changer, jusqu'à la perception des notions morales. »

Culturopoing
Vincent Nicolet
7/06/2016

<http://www.culturopoing.com/cinema/sorties-salles-cinema/adrian-sitaru-illegitime/20160607>

Adrian Sitaru – « Illégitime »

Par **Vincent Nicolet**

Par : **Adrian Sitaru**

Le cinéma Roumain a vu sa popularité grimper ces dernières années. Il a connu sa consécration avec la Palme d'Or 2007 : 4 mois, 3 semaines, 2 jours de Christian Mungui qui après son puissant *Au delà des Collines* a obtenu avec *Baccalauréat* le prix de la mise en scène cette année. Si l'on devait réfléchir à une constante chez les cinéastes contemporains, ce serait sans doute cette réflexion autour des traumas d'un pays, entremêlant destin individuel et interrogations politiques, un cinéma à la fois en prise sur la réalité et métaphorique, hanté par le passé. Le film de Christian Mungiu, évoquait l'histoire d'un avortement illégal sous la dictature de Ceausescu, et cet acte clandestin sous dictature est aussi le point de départ que choisit Adrian Sitaru, révélant combien les blessures sont encore ouvertes aujourd'hui. Le jeu des comparaisons s'arrête là car les horizons esthétiques et thématiques des deux compatriotes sont radicalement opposés. Christian Mungiu n'hésitait pas à imprégner son drame d'une intensité plus proche du thriller, là où le film d'Adrian Sitaru tient davantage de la chronique familiale tourmentée.

La polémique surgit au cours d'un repas de famille. Un repas autour duquel sont réunis les jumeaux Sasha et Roméo, leurs aînés Cosma et Gilda, les partenaires de ces deux derniers ainsi que le père de la fratrie, un médecin retraité.



Copyright Damned Distribution

Cette réunion routinière, dans un premier temps conviviale vire progressivement au règlement de comptes lorsque le père avoue sans honte ni remords sa position radicalement contre l'avortement en plus de son refus d'en pratiquer autant durant la dictature qu'après. Jolie fausse piste que ce lourd secret familial vite étalé qui n'est ni le sujet réel ni l'enjeu du film dont l'objectif n'est manifestement pas d'évoquer l'histoire du pays, ni même de traiter de ce droit des femmes. Si Adrian Sitaru met en évidence, que certaines questions n'ont pas été réglées d'une génération à la

suivante et que les pages sombres traversées par le pays n'ont pas été tournées ni digérées cette séquence inaugurale interroge moins les différents protagonistes sur leurs convictions qu'elle n'expose le procès arbitraire d'un personnage... en apparence, seulement que la suite du film cherchera à réhabiliter. Car tout n'est ici qu'apparence et faux-semblants dans Illégitime, jeu sur les vérités et sur les trompes l'œil, sur un arbre qui cache une forêt moins avouable encore.



Copyright Damned Distribution

Cette induction en erreur jette les bases d'une construction pour le moins ambiguë, une mécanique dont le système emprisonne autant le spectateur que ses personnages. Le leurre trahit donc d'office le but du cinéaste, à savoir l'observation de l'intimité d'une fratrie vivant quasiment en vase clos tout en allant chercher en son sein ses secrets refoulés. Du premier on passe rapidement à un second : la relation incestueuse qu'entretiennent les jumeaux Sasha et Roméo avant de réenvisager la question de l'avortement sous un angle beaucoup plus sulfureux.

Adrian Sitaru sait incontestablement ce qu'il veut montrer, entraînant le spectateur jusqu'au bout dans son raisonnement en faisant fi de la bienséance et des interdits. Mais le revers de cette maîtrise tient à un regard très arbitraire jamais loin du voyeurisme au détriment d'une spontanéité feinte (encore une fausse piste !) héritée du documentaire et suggérée par les premières images du film.

Paradoxalement, alors que la mise en scène nous plonge dans l'intimité des protagonistes, il s'en dégage un sentiment de froideur et de distance. La faute à un dispositif étouffant qui finit par se limiter à enfermer les personnages dans divers intérieurs aux coloris ternes et dans des cadres étroits. La répétition se joint à l'étouffement en raison de choix consistants à les exclure presque totalement du monde extérieur : vie active reléguée en dehors du champs, interactions hors famille réduites au minimum... Ce dogmatisme annihile sur son passage les efforts de comédiens irréprochables, mais piégés par le procédé, réduits au rang de marionnettes : le courant de vie ne semble pas passer en ces héros anesthésiés, rendant ainsi toute empathie impossible.



Copyright Damned Distribution

Le point de vue du cinéaste interpelle, plus encore lorsqu'il se livre à la mise en perspective embarrassante de sujets tabous tels que l'avortement et l'inceste, relativisant sur la controverse de la première notion à l'aune de la seconde. Si provoquer le malaise est un but, le défi est relevé, mais la comparaison reste douteuse .

Et ça n'est malheureusement pas l'épilogue optimiste qui viendra remettre en cause ces stratagèmes narratifs . Il ne fera que mettre en lumière un objectif dissociable du reste du film tout en déplaçant artificiellement le propos, délaissant ainsi délibérément les enjeux et ressorts psychologiques des personnages. Le cinéaste esquive donc la complexité des problématiques engagées, mais clôt sa démonstration comme on résout une équation. En refermant toutes les portes illégitime peine à convaincre, anéantissent toute ambiguïté sur les zones d'ombres disséminées en route.

La fin justifie-t-elle vraiment les moyens ?

Un cinéphile dans la ville

Hugo Brown

9/06/2016

<http://www.hugobrown.net/2016/06/illegitime-un-film-de-adrian-sitaru.html>

"Illégitime", un film de Adrian Sitaru

Le nouveau film du cinéaste roumain Adrian Sitaru, *Illégitime*, traite de sujets forts (inceste, avortement) et dresse le portrait d'une famille de la classe moyenne dans un pays encore rongé par un lourd passé. Un film tendu et bien interprété.

Lors d'un repas de famille, quatre frères et sœurs découvrent le passé polémique que leur père leur a caché. Tandis que cette révélation divise la famille, un autre scandale surgit : Romi et Sasha, frère et sœur jumeaux, entretiennent secrètement un amour fusionnel et physique.

Avec un sujet pareil, Adrian Sitaru ne pouvait avoir qu'un point de vue tranché et un parti pris radical. Tourné en deux semaines avec une seule prise par scène, *Illégitime* est une plongée (parfois étouffante) dans le quotidien d'une famille roumaine après qu'un scandale a semé le trouble et ravivé des douleurs passées. Le réalisateur précise : « *Je souhaitais faire un film très proche du documentaire d'observation, mais qui soit également une fiction, un film hybride.* »

La séquence de repas au début du film évoque naturellement *A nos amours* de Pialat, avec cette même violence qui surgit brutalement, ces mêmes rancœurs familiales qui remontent à la surface. A travers la révélation sur le passé sulfureux du père dans la Roumanie de Ceausescu, c'est le malaise qui règne dans son pays sur cette période qui intéresse Sitaru. Mais un deuxième film démarre bientôt, qui met en scène l'amour impossible entre Sasha et son frère jumeau, le bien nommé Roméo. Cette transgression est présentée sans préjugé moral, sans complicité non plus, mais comme un fait avec lequel le spectateur doit composer. Si le scénario compte quelques maladresses, le film se tient sur un fil pendant 1h30 avant un dénouement surprenant et qui rebat les cartes de la société. Adrian Sitaru signe un film fort mais qui, écrasé par ses intentions, peine à convaincre totalement.